

وزارة التعليم العالي والبحث العلمي

MINISTRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE

ⵓⵎⵓⵍⵓⵔ ⵎⵓⵎⵎⵉⵔⵉ ⵔⵉⵣⵓⵣⵓ

ⵕⵓⵏⵉⵙⵏⵉ ⵔⵉⵣⵓⵣⵓ ⵔⵉⵣⵓⵣⵓ ⵔⵉⵣⵓⵣⵓ

ⵕⵓⵎⵓⵍⵓⵔ ⵎⵓⵎⵎⵉⵔⵉ ⵔⵉⵣⵓⵣⵓ

UNIVERSITE MOULOU D MAMMERI DE TIZI OUZOU

جامعة مولود معمري - تيزي وزو -

FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES

كلية الآداب و اللغات

DEPARTEMENT DE FRANÇAIS

N° d'Ordre : N° de série :

Mémoire en vue de l'obtention du diplôme de Master II

DOMAINE : Lettres et Langues Étrangères

FILIERE : Langue Française

SPECIALITE : Littérature et Civilisation

Thème :

**L'(im) possible dialogue entre l'(ex)colonisé et
l'(ex)colonisateur dans *Ce que le jour doit à la nuit*
de Yasmina Khadra.**

Réalisé par :

BOUKHENAK fariza
KAHANE zahra

Rapporteur :

M. SADI Naim

Président : Mme. Boukhellou Malika

Rapporteur : M. SADI Naim

Examineur : M. Hamdi Mehdi

Promotion 2021

Résumé

Ce travail de recherche qui a comme corpus d'étude le roman *Ce que le jour doit à la nuit* de Yasmina Khadra traite principalement de la question des rapports entretenus durant la période coloniale entre le colonisateur et le colonisé, autrement dit entre le dominateur et le dominé. Cette problématique d'étude sera surtout appréhendée à travers la figure du personnage principal Younes, un indigène devenu Jonas, et en quelque sorte « assimilé », après avoir été confié à son oncle pharmacien et sa femme d'origine française. En s'appuyant sur *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur* d'Albert Memmi, il sera question de voir si la période coloniale a été caractérisée uniquement par des rapports de domination entre les deux communautés en conflit, ou y-t-il eu des relations dépassant et transgressant cet ordre imposé par le système colonial.

الملخص

يتناول هذا البحث، الذي يتضمن كمجموعة دراسة رواية *Ce que le jour à la nuit* للكاتبة ياسمينه خضرة، بشكل أساسي مسألة العلاقات التي تم الحفاظ عليها خلال الفترة الاستعمارية بين المستعمر والمستعمر، أي بين المستعمرين والمستعمرين. المسيطر والمسيطر عليه. سيتم التعرف على مشكلة البحث هذه بشكل أساسي من خلال الشخصية الرئيسية يونس، وهو مواطن كان اسمه يونس و أصبح جوناس، وبطريقة "مدمجة"، بعد أن تم تكليفه بعمه الصيدلاني وزوجته من أصل فرنسي. استناداً إلى صورة المستعمر، صورة المستعمر لألبرت ميمي، ستكون مسألة معرفة ما إذا كانت الفترة الاستعمارية تتميز فقط بعلاقات الهيمنة بين المجتمعين المتنازعين، أم أن هناك علاقات تتجاوز هذا النظام وتنتهكه.

Abstract

This research work, which has as a corpus of study the novel *Ce que le jour doit à la nuit* by Yasmina Khadra, mainly deals with the question of the relationships maintained during the colonial period between the colonizer and the colonized, in other words between the dominator and the dominated. This research problem will be mainly apprehended through the figure of the main character Younes, a native who has become Jonas, and in a way "assimilated", after having been entrusted to his pharmacist uncle and his wife of French origin. Based on *Portrait of the colonized, portrait of the colonizer* by Albert Memmi, it will be a question of seeing if the colonial period was characterized only by relations of domination between the two communities in conflict, or were there relations going beyond and transgressing this order imposed by the colonial system.

Remerciements :

Nous adressons nos vifs remerciements à notre promoteur M. Sadi Naim pour son encadrement et ses efforts qu'il a déployés tout au long de notre travail de recherche. Nous remercions aussi nos très chers parents, pour leurs encouragements constants et leurs soutiens de tous les instants. En outre, nous remercions très chaleureusement tous les intervenants et toutes les personnes qui, par leurs paroles, leurs écrits, leurs conseils et leurs critiques, ont guidé nos réflexions.

Dédicace :

Ce travail est dédié à :

- À mes chers parents pour tous les soutiens qu'ils m'ont apportés, malgré les situations difficiles que nous traversons, qu'ils soient bénis à jamais.
- À mes sœurs, mes frères et mon mari pour leur présence à mes côtés.
- À monsieur SADI Naim pour tous ses conseils
- A tous mes amis qui m'ont encouragé dans les moments difficiles
- À tous ceux qui m'ont soutenu de près ou de loin.

Sommaire

Introduction	7
Chapitre I : L'entrechoc de deux « mondes »	11
1. « Orient » vs « Occident	12
2. Une « rencontre » sur fond de domination.....	15
3. Portrait du colonisateur.....	18
3.1. L'usurpateur.....	19
3.2. Les mystifiés.....	19
4. Portrait du colonisé.....	20
4.1. La déshumanisation.....	20
4.2. Le bilinguisme colonial.....	21
Chapitre II : Lignes de fuite pour un dialogue inespéré	24
1. Younes/Jonas ou la figure de l'entre-deux.....	25
1.1. Le prénom Younes/Jonas ou le signe d'une double appartenance.....	26
1.2. Les espaces comme symboles identitaires.....	27
2. Aller vers l'Autre à travers les relations mixtes.	32
3. Dialoguer à travers le « cosmopolitisme ».....	36
Chapitre III : L'impossible dialogue (post)colonial	39
1. L'inconfort de la figure de la métisse ou le déchirement identitaire.....	40
2. L'inévitable retour aux siens.....	44
3. « Dialogues » postcoloniaux entre l' (ex)colonisateur et l' (ex)colonisé.....	46
Conclusion	51
Table des matières	54
Bibliographie	56

Introduction

Le contact entre l'Algérie et la France dans le contexte de la colonisation a engendré une relation de dominant-dominé entre les deux peuples, ce qui a provoqué des situations conflictuelles à savoir un ensemble de révoltes du peuple algérien, ainsi que la guerre de libération. Aussi, et étant donné que ces rapports se manifestaient à la fois par une domination territoriale et culturelle, le dominant ou le colonisé s'est retrouvé, également, tenu de se reconstruire humainement :

Le colonialisme est l'organisation de la domination d'une nation après la conquête militaire. La guerre de libération n'est pas quête de réformes mais effort grandiose d'un peuple, qu'on avait momifié pour retrouver son génie, pour reprendre en main son histoire, et s'installer souverain.¹

Ce pan de l'histoire douloureuse entre l'Algérie et la France n'a pas été sans influence sur les écrivains algériens. En effet, la littérature algérienne de langue française a de tout temps été marquée par cette problématique à travers notamment la mise en avant de l'entité nationale algérienne et la description d'une réalité socioculturelle qui allait à l'encontre des clichés habituels qu'avait construit le colonisateur sur l'indigène. C'est à ce titre qu'on assiste pendant la période coloniale, par exemple, à la publication d'un ensemble de romans qui portent sur ce conflit et qui contribuent à la réflexion sur l'identité algérienne comme *Le fils du pauvre*, parut en 1950 de Mouloud Feraoun, *La Terre et le sang*, parut en 1953 de Mouloud Mammeri, *La Grande maison*, parut en 1952 de Mohammed Dib et bien d'autres.

Dans ce sens, nous pouvons dire que la littérature algérienne tend à fictionnaliser ce conflit historique dans le but de dénoncer, de témoigner, de se reconstruire et d'essayer de comprendre les tenants et aboutissants de cette tragédie humaine que constitue la colonisation française de l'Algérie. La fictionnalisation de ce conflit se manifeste notamment à travers la mise en avant de la destinée de personnages évoluant dans le contexte de la colonisation et qui tentent d'entretenir et d'inventer des rapports ne s'inscrivant pas dans la logique dominant/dominé propre à toute situation de domination.

Yasmina Khadra, de son vrai nom Mohammed Moulessehou, originaire du Sahara algérien, né le 10 janvier 1955 à Kenadsa, wilaya de Béchar. Sa passion et son talent à l'écriture l'ont fait engager dans l'écriture des romans dès son jeune âge. Il était officier dans l'armée algérienne puis s'est consacré complètement à l'écriture après son départ au Mexique en 2000, puis en France en 2001. Il est l'auteur de nombreux romans traduits et publiés dans

¹ Fanon Frantz, *Pour l'Algérie*, Alger, Belles-Lettres, p. 77.

plus de 50 pays tel que *Les hirondelles de Kaboul* publié en 2002, *L'attentat* publié en 2005, et *Les sirènes de Bagdad* publié en 2006. Plusieurs œuvres ont été adaptées au cinéma à savoir notre corpus d'étude *Ce que le jour doit à la nuit* publié en 2008 et adapté en 2012 par Alexandre Arcady et *Morituri* publié en 1997 et adapté en 2007 par Okacha Touita.

Ce que le jour doit à la nuit de Yasmina Khadra fait partie des romans qui abondent dans cette perspective, de l'aveu même de l'auteur qui affirme à propos du roman qu'il a « toujours voulu écrire une saga algérienne [...] Une histoire d'amour sur fond de guerre, d'écartèlements, de désastres. Une espèce de lumière qui reste quand tout a été éteint² ». En effet, *Ce que le jour doit à la nuit* est une sorte de roman à la fois d'amour, d'identité, d'amitié, d'honneur et d'amour de la patrie. L'auteur met en avant une histoire d'amitié et d'amour impossible qui a eu lieu pendant la période coloniale. Aussi, le roman aborde les relations complexes, ambiguës et changeantes qui lient un groupe d'amis d'origines différentes et le protagoniste Younes/Jonas, un indigène en quelque sorte assimilé que le déclenchement de la guerre de libération pousse à choisir un camp qu'il doit soutenir, autrement dit être avec ou contre les siens.

C'est donc dans un contexte de domination, plus précisément de colonisation avec tout ce que cela implique comme rapports entre les différentes parties, que l'auteur situe son histoire. En partant de là, il sera question de voir si la période coloniale a imprégné complètement de sa logique de domination les rapports entre la communauté française, ou d'une manière générale européenne, et la communauté indigène ? En d'autres termes, il sera question de voir si celle-ci a été uniquement une période de domination d'une communauté sur une autre, ou bien au contraire, elle a connu parfois certaines tentatives de dialogues, des relations d'égal à égal et des transgressions manifestes des frontières coloniales ?

Pour répondre à cette problématique, nous allons nous appuyer sur les travaux de l'écrivain et essayiste tunisien Albert Memmi, plus particulièrement sur son essai *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur* où l'auteur développe une étude sociologique approfondie des deux populations coloniale et indigène dans le cadre de la colonisation. Dans son ouvrage, l'auteur nous donne les différents profils et portraits du colonisateur, le dominant, ainsi que du colonisé, le dominé.

² <https://www.elwatan.com/archives/arts-et-lettres-archives/la-litterature-est-dabord-un-elan-narcissique-30-04-2009>.

Pour mener à bien ce travail de recherche, nous avons décidé de l'organiser autour de (03) trois chapitres. Dans le premier, l'intérêt sera porté aux représentations faites par l'auteur dans son roman des deux entités « Orient » et « Occident », d'une manière générale, et des deux communautés en confrontation sur le territoire d'Algérie, à savoir la française (ou européenne) et indigène, d'une manière particulière.

Dans le deuxième chapitre, il sera question de s'intéresser aux différentes tentatives de dépassement de la dualité dominant/dominé mises en avant par l'auteur dans son roman. Ce questionnement sera appréhendé à la fois à travers la figure métisse de Younes/Jonas, et les différentes relations mixtes qu'il noue avec un ensemble de personnages européens, qu'à travers les rapports qu'entretiennent entre eux certains personnages loin de la logique imposée par le système colonial.

Dans le troisième et dernier chapitre, l'accent sera mis sur les difficultés posées par toute tentative de dépassement des différentes binarités imposées par le système colonial. Dans ce cadre, il sera notamment question de s'intéresser à la figure du métisse, plus précisément à l'inconfort voire au déchirement qu'implique toute inscription dans cette perspective durant la période coloniale.

Chapitre I :
L'entrechoc de deux « mondes »

1. « Orient » vs « Occident »

L'Est et l'Ouest désignent communément deux zones géographiques. Ainsi, il y a d'une part l'Est qui signifie les pays géographiquement placés au levant, et d'autre part, l'Ouest qui désigne, par opposition, les pays topographiquement placés au couchant. Cela étant, et suite à un ensemble d'événements historiques, à un imaginaire tautologique et à une « littérature » foisonnante sur la question, ces deux zones géographiques, ou ce qu'on appelle l'Orient et l'Occident, sont venues peu à peu à symboliser et à signifier deux entités politiques, culturelles et civilisationnelles mises le plus souvent en opposition l'une par rapport l'autre.

Etant donnée qu'il partage des traits considérés comme propres au monde oriental, le territoire qu'on appelle aujourd'hui l'Algérie a été culturellement et historiquement associé à l'Orient, notamment depuis les conquêtes musulmanes et la propagation de la langue arabe et de l'islam : « L'Algérie fait partie de l'Orient (ou Est) méditerranéen constitué du monde arabe plus l'Iran et la Turquie, région qui comprend aussi l'Afrique du Nord (indissociable de l'histoire des empires arabe, puis ottoman) »³. Ces deux propriétés qui sont l'arabe et l'islam sont essentiellement ce qui caractérise l'Orient musulman et le distingue du monde occidental. En revanche, la France est associée à l'Occident avec qui elle partage un ensemble de traits communs, notamment l'espace géographique, l'Histoire, la civilisation et même la croyance religieuse ou le christianisme qui demeure persistant dans la mémoire collective des Occidentaux malgré le phénomène de sécularisation que connaît l'Occident d'une manière générale à partir du début du XX^e siècle.

Dans le roman *Ce que le jour doit à la nuit*, Yasmina Khadra reflète l'image de l'Orient et de l'Occident à travers notamment son style d'écriture et sa description des lieux et des personnages pendant la période coloniale et post-coloniale de l'Algérie, plus précisément de 1936 jusqu'à nos jours.

Premièrement, commençons par la représentation de l'Orient dans le roman en tant qu'« entité » à la fois réelle et imaginaire. En effet, à travers l'histoire, il a été associée à cette

³Thierry Hentsh, *L'Orient imaginaire : la vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*, Paris, Éditions de Minuit, 1988, p. 8.

« entité » un ensemble d'images, de traits et même de fantômes. Parmi ces représentations, qui touchent notamment à l'habillement, il y a le fait que les gens d'Orient, ou les indigènes en ce qui nous concerne, sont souvent décrits comme portant le voile ou le haïk, la chechia, le burnous ou la gandoura. C'est d'ailleurs ce qu'on constate dans un ensemble de passages du roman de Yassmina Khadra comme dans celui-ci : « Ma mère se recroquevillait dans un angle des ridelles, enfouie sous son voile⁴ » ou encore dans le passage suivant : « Nous passâmes la nuit à la belle étoile. Ma mère et Zahra au pied de l'olivier. Moi sous ma gandoura⁵ ».

Aussi, les indigènes sont présentés comme un peuple peu enclin au savoir, ou du moins aux études d'où d'ailleurs le fait qu'ils étaient soumis à une scolarisation limitée et viciée. À cela, peu de moyens étaient alloués aux écoles dédiées aux indigènes, ou plus précisément à cette toute petite minorité qui y suit un savoir rudimentaire et dans un but surtout communicatif. Dans ce contexte, Albert Memmi déclare : « la très grande majorité des enfants colonisés sont dans la rue⁶ ». À cet effet, Younes, le personnage principal affirme : « Il n'y avait que deux Arabes dans ma classe, Abdelkader et Brahim⁷ ». Donc, l'indigène est décrit majoritairement illettré et n'ayant comme rôle principal que d'assurer la main d'œuvre dans les colonies, et même dans la métropole, en somme il était destiné à accomplir des travaux forcés, à devenir un simple ouvrier ou fellah comme l'affirme le personnage Mahi dans une discussion avec son frère Issa : « Je sais, les petits Arabes ne sont pas faits pour les études. Ils sont plutôt destinés aux champs et aux troupeaux⁸ ». Dans le même sens, Albert Memmi rapporte ces idées-reçues construits par le colonisateur sur le colonisé : « De même pour les affaires de la cité [...] Ils ne sont pas capables de se gouverner tout seuls [...] C'est pourquoi, explique-t-il, je ne les laisse pas [...] et ne les laisserai jamais accéder au gouvernement »⁹.

Il y a, également, cette situation de pauvreté qui caractérise la vie de l'indigène en tant que dominé et colonisé, assumant des métiers pénibles et sous-payés tout en vivant dans des quartiers pauvres ou des gourbis, ce qui engendre la mal-vie, la propagation des vols, les agressions et l'insécurité comme c'est le cas avec l'agression d'Issa et les agressions dans le port à Jenane Jato : « Soudain, quelqu'un cria au voleur et ce fut comme si l'on ouvrait la

⁴ Khadra Yasmina, *Ce que jour doit à la nuit*, Paris, Pocket, p. 19.

⁵ Ibid. p. 24.

⁶ Memmi Albert, *Portrait du colonisé, Portrait du colonisateur*, France, folio actuel, p. 122.

⁷ Khadra Yasmina, *Ce que jour doit à la nuit*, Paris, Pocket, p. 97.

⁸ Ibid. p. 91.

⁹ Memmi Albert, *op.cit.*, p. 114.

boîte de Pandore : les têtes se relevèrent et les corps se décompressèrent tels des ressorts¹⁰ » ou encore « Mon père resta longtemps étendu sur le sol, la figure en marmelade, sa gandoura retroussée sur son ventre nu¹¹ ».

En revanche, l'image de l'Occident dans le roman, représentée par le colonisateur français, est caractérisée par l'opulence et l'épanouissement comme le décrit le narrateur dans le passage ci-après :

C'était une belle rue aux trottoirs propres parés de ficus taillés avec soin. Il y avait des bancs par endroits sur lesquels des vieillards s'essayer pour passer le temps [...] et semblaient pomper la vie en pleins poumons avec une franche délectation. Il régnait dans le quartier, une quiétude inimaginable ; on n'entendait que le glapissement des bambins et le gazouillis des oiseaux¹².

Les Occidentaux dans ce roman, et notamment à travers la citation ci-dessus, sont décrits comme ayant une vie clairement aisée, ils vivent dans des quartiers paisibles et où il fait bon de vivre, mènent une vie luxueuse, possèdent des biens et des possessions considérables, disposent de postes de travail dans les administrations tout en étant, dans la plupart des cas, les supérieurs ou les patrons des dominés ou ce qu'on appelle les indigènes. En fait, cette entité, représentée par le colonisateur français, est favorisée et privilégiée dans presque tous les domaines tels que la santé, la scolarisation, le travail, etc. À cet effet, Jaime Jiménez Sosa, qui « possédait l'une des plus importantes fermes du pays¹³ », affirme à l'occasion d'une discussion avec Jonas : « J'emploi des arabes depuis des générations¹⁴ ». Donc, les colonisateurs avaient tous les atouts pour devenir des maîtres et des dirigeants mais pas les colonisés : les Arabes. C'est bien dans ce contexte qu'Albert Memmi déclare : « Cet abaissement du colonisé, qui doit expliquer son dénuement, sert en même temps de repoussoir à la positivité du colonialiste¹⁵ ».

Dans cette logique duelle, l'Arabe associé à l'indigène et à l'Orient, d'une manière générale, est aussi implicitement dévalorisé, comme c'est le cas dans le passage qui suit : « Quelqu'un peut nous dire pourquoi Mr Abdelkader n'a pas fait son devoir ? [...] Sans

¹⁰ Khadra Yasmina, *op.cit.*, p. 34.

¹¹ Ibid. p. 72.

¹² Ibid. p. 76.

¹³ Ibid. p. 153.

¹⁴ Ibid. p. 322.

¹⁵ Memmi Albert, *op.cit.*, p. 84.

lever le doigt Maurice avait répondu dans la foulée [...] Parce que les Arabes sont paresseux, monsieur¹⁶ ». À cet effet, la figure de l'Arabe, constituante majeure de l'Orient au regard de l'Occident, est fortement présente et représentée dans le roman. Celle-ci apparaît à travers des images et des réflexions empreintes de clichés et de stéréotypes orientalistes, comme dans les exemples suivants :

« J'emploie des Arabes depuis des générations, et je sais ce que c'est. C'est tous des serpents »¹⁷.

« T'occupe pas de ça, José. Tu n'as pas de valets, toi, et tu sais pas ce que c'est... Les arabes, c'est comme les poulpes ; il faut les battre pour détendre »¹⁸.

À travers les citations ci-dessus, Khadra reflète l'image du colonisé aux yeux du colonisateur à travers le personnage André qui croit que tous les indigènes sont pareils et ne méritent guère d'être respectés ou valorisés.

2. Une « rencontre » sur fond de domination

La colonisation est le fait de transformer un pays en colonie. Cette dernière est un territoire occupé, exploité et administré par une nation étrangère. La France et la Grande Bretagne étaient les deux grands empires coloniaux qui se sont propagés durant le XIX^e siècle dans différents pays d'Asie et d'Afrique. Les invasions rapides et brutales de ces deux empires leur ont permis d'occuper les territoires voulus. Pour légitimer ces invasions, « La mission civilisatrice » était l'argument avancé. Ils l'utilisaient pour justifier leurs dominations sur les peuples colonisés par un devoir de civilisation. C'est le thème du « fardeau de l'homme blanc ». Néanmoins, cette mission civilisatrice est en fait une mission destructrice des valeurs culturelles, humaines et religieuses du colonisé.

En ces temps-là, la grande Bretagne et la France se sont appuyées sur leurs empires pour réaliser et atteindre leur grandeur économique, des avantages et des bénéfices parfaits pour non seulement s'affirmer en tant que pays puissant, mais aussi pour devenir deux grands empires coloniaux. Albert Memmi déclare à propos de ces empires que « leur dépaysement

¹⁶Memmi Albert, *op.cit.*, p 100.

¹⁷ Khadra Yasmina, *op.cit.*, p. 322.

¹⁸ Ibid. p. 301.

est en vérité à base économique, celui du nouveau riche risquant de devenir pauvre¹⁹ ». En effet, l'économie est l'un des aspects fondamentaux qui pousse un pays à coloniser un autre, car sa force et son développement sont notamment liés aux richesses et aux exploitations de ses colonies. À cet effet, Mr Sosa affirme lors de sa rencontre avec Jonas :

Le territoire sauvage s'est laissé apprivoisé. De génération en génération, il s'est transformé en champs et en vergers. Tous les arbres que tu vois autour de nous racontent un chapitre de l'histoire de mes parents. Chaque orange que tu presses te livre un peu de leur sueur [...] Tend-lui l'oreille, et tu l'entendras te dire que nous vallons chaque empan de nos champs, chaque fruit dans nos arbres.²⁰

Et Jonas de répondre :

Je ne suis pas d'accord avec vous, monsieur. Cette terre ne vous appartient pas. Elle est le bien de ce berger d'autrefois dont le fantôme se tient juste à côté de vous et que vous refusez de voir.²¹

L'Algérie en cette époque était la scène d'une rencontre, une rencontre brutale voire violente entre deux peuples. D'un côté, il y avait les Français qui avaient débarqué en 1830 en Algérie, plus précisément à Sidi Fredj, et qui ont pu, progressivement, conquérir et imposer leur domination sur tout le reste du territoire algérien. De l'autre, il y avait les Algériens ou les indigènes qui se composaient, essentiellement, d'Arabes et de Berbères. Cet entrechoc s'est caractérisé principalement par des rapports de domination d'un pays, à savoir le France, le colonisateur, le dominant et le conquérant, sur un autre pays qui est l'Algérie, le colonisé, le dominé et le conquis.

On ne peut parler de colonisation, donc de « rencontre » sous fond de domination, sans parler du racisme, une idéologie fondée sur la croyance qu'il existe une hiérarchie entre les groupes humains, les « races ». Cette croyance est l'un des fondements et prétextes de la colonisation qui repose sur l'idée de la domination d'un peuple, soi-disant supérieur, sur un autre considéré comme inférieur. Tous les peuples qui ont connu la colonisation ont forcément subi le racisme, et tous ceux qui ont colonisé un autre peuple l'ont pratiquée, à tel ou tel degré, selon les individus. À cet effet, Albert Memmi affirme que « le racisme colonial est si spontanément incorporé aux gestes, aux paroles, même les plus banales, qu'il semble

¹⁹ Memmi Albert, *op.cit.*, p. 31.

²⁰ Khadra Yasmina, *op.cit.*, p. 324-325.

²¹ Ibid. p. 327-328.

constituer une des structures les plus solides de la personnalité colonialiste²² ». C'est le cas chez le personnage André, dans le roman étudié, qui semble entretenir un certain mépris envers l'autre différent de lui, l'indigène, puisque le personnage Jelloul affirme qu'« André se méfie des Arabes²³ ». La dévalorisation de toutes les pratiques du colonisé ainsi que la transgression de son identité aboutit à une mise en question de l'ensemble de son existence. De ce fait, la dépersonnalisation du colonisé était l'une des voies qui a permis au colon d'imposer et de faire perdurer sa domination. C'est ce que tend à exprimer le personnage Jelloul dans un passage du roman où il se trouve face à un dilemme auquel il ne peut échapper ou résoudre, étant donné que s'il se révolte, toute sa famille payera, alors il cesse de réclamer, il obéit et souffre en silence :

Il ne trouvera pas meilleur chien que moi sur le marché [...] Quand on est l'unique gagne-pain d'une famille composée d'une mère à moitié folle, un père amputé des deux bras, six frères et sœurs, une grand-mère, deux tantes répudiées avec leurs progénitures, et un oncle souffreteux à longueur d'année, on cesse d'être un humain... Entre le chien et le chacal, la bête amoindrie choisit d'avoir un maître²⁴.

Aussi, Frantz Fanon a longuement parlé des aspects de domination des peuples qui sont infériorisés, autrement dit dont les valeurs culturelles, à savoir la culture, les croyances religieuses, la manière d'être et de vivre, sont rejetées. Tout cela, évidemment, est adopté et imposé pour que le colonisateur réussisse sa domination et pour qu'il puisse affirmer massivement sa prééminence. Ainsi, le colonisateur, pour asseoir sa domination sur le colonisé, fait usage non pas uniquement de la violence physique, comme le révèle naïvement le personnage Jelloul qui affirme : « Hier, il [André] est rentré ivre de la ville et il m'a tabassé²⁵ », mais aussi d'autres formes de violences symboliques, comme le souligne Frantz Fanon dans le passage ci-après :

Ainsi dans une première phase, l'occupant installe sa domination, affirme massivement sa supériorité. Le groupe social asservi militairement et économiquement est déshumanisé selon une méthode polydimensionnelle. Exploitation, tortures, razzias, racisme, liquidations collectives, oppressions

²²Memmi Albert, *op.cit.*, p. 90.

²³Khadra Yasmina, *op.cit.*, p. 197.

²⁴ Ibid. p. 185.

²⁵ Khadra Yasmina, *op.cit.*, p. 197.

rationnelle se relayant à des niveaux différents pour littéralement faire de l'autochtone un objet entre les mains de la nation occupante²⁶.

En outre, les indigènes ont connu un destin particulier dans la mesure où ils ont subi de la part du colonisateur, du dominant, et la dépossession et la dépersonnalisation. Ils ont dû renoncer à leurs possessions, maisons et terres ancestrales, ainsi qu'à leurs valeurs humaines et autres pour devenir en quelque sorte des *esclaves*, ou plus précisément des *objets* ou *machines* que l'on peut facilement dominer, contraindre et manipuler, comme c'est le cas avec le personnage Jelloul. Aussi, ces peuples dominés perdent non seulement leurs valeurs culturelles et identitaires, mais aussi la reconnaissance de soi et celle de leurs confrères, de leur population et de leurs proches. Donc, l'homme dominé est destiné à être réduit au néant, il est appelé à devenir invisible, innommable, anéanti dans son essence et en tant qu'homme. Le narrateur affirme en discutant avec Mr Sosa : « Le malheur y sévit depuis que vous avez réduit des hommes libres au rang de bêtes de somme²⁷ » En d'autres termes, dans ce contexte de « rencontre » où dominent des rapports déséquilibrés, ou plus précisément des rapports de domination d'un peuple sur un autre, l'indigène devient en quelque sorte un mort vivant à qui on a volé son esprit et sa raison de vivre, il ne lui reste, ou plutôt on ne lui laisse, que sa force de travailler, et de surcroît pour son maître.

3. Portrait du colonisateur

Même après un siècle passé en Algérie, considérée comme colonie française, le peuple algérien n'a pas cessé de réclamer sa liberté et son indépendance, d'où l'entrechoc incessant entre les deux peuples. Cela d'autant plus que le colon pensait que l'Algérie lui appartenait : « l'Algérie est notre invention²⁸ » affirmait le colonialiste Mr Sosa. La cohabitation n'existait pas dans ce pays où le colon était le seul gouverneur, le seul maître. Donc, le territoire algérien à l'époque coloniale était partagé entre deux populations, la population d'origine européenne, la privilégiée, et la population indigène composée essentiellement d'Arabes et de Berbères, la défavorisée. C'est notamment ces deux communautés, représentées par le colonisé et le colonisateur, qui constituent l'objet d'étude de *Portrait du colonisé portrait du colonisateur* d'Albert Memmi. En partant de l'essai, il sera question d'identifier dans le roman étudié certains portraits du colonisateur.

²⁶ Fanon Frantz, *Pour l'Algérie*, Alger, Belles-Lettres, p. 32.

²⁷ Khadra Yasmina, *op.cit.*, p. 328.

²⁸ Ibid. p. 326.

3.1. L'usurpateur

L'usurpateur est le premier profil de colonisateur dont Memmi a parlé. C'est un étranger qui « a réussi non seulement à se faire une place, mais à prendre celle de l'habitant... c'est un privilégié et un privilégié non légitime, c'est-à-dire un *usurpateur*²⁹ ». Donc, Albert Memmi, a décrit, en fait, l'usurpateur comme étant le colonialiste auquel l'État colonial a offert des privilèges bien « scandaleux ». C'est en quelque sorte le portrait de Jaime Jiménez Sosa, le père d'André dans notre corpus d'étude *Ce que le jour doit à la nuit* de Yasmina Khadra qui a réussi non seulement à retrouver de la place dans un pays étranger à lui mais aussi à prendre celle des autochtones. En fait, ce personnage sait très bien que tout ce qu'il possède n'est pas pris d'une façon légitime, en revanche il essaie de convaincre Jonas, le personnage principal, de la légitimité de ses possessions : « L'Algérie est notre invention. Elle est ce que nous avons réussi le mieux, et nous ne laissons aucune main impure souler nos graines et nos récoltes³⁰ ». Dans cette citation, Khadra nous a donné le portrait d'un colonisateur usurpateur qui a réussi à se faire des biens et des possessions considérables, mais par la rapine puisque ces acquis ont été arrachés aux indigènes dépossédés.

3.2. Les mystifiés

Les mystifiés de la colonisation, comme les appelle Memmi, sont les autres habitants de ce territoire, ils ne sont ni dominants ni dominés, ils vivent leur vie normalement, ni opprimés comme les autochtones, ni supérieurs comme les Français, ce sont le plus souvent des étrangers d'origine italienne, espagnole, américaine, etc. qui ont persisté et fait de la place pour y demeurer. C'est un peu le cas du chauffeur du camion lors du déménagement de Mahi et Germaine, qui affirme : « Je m'appelle Costa [...] je suis grec [...] ce camion m'appartient à moitié [...] dans pas longtemps, je serai mon propre patron et ne bougerai plus de mon bureau...³¹ » Aussi, même si leur situation est un peu spéciale, étant donné qu'ils n'ont pas les mêmes privilèges que les Français, il n'en reste pas moins qu'ils ont plus de droits que les indigènes et, en plus, ils sont protégés par les lois internationales. Albert Memmi affirme à cet effet :

²⁹Memmi Albert, *op.cit.*, p.34.

³⁰Khadra Yasmina, *op.cit.*, p. 326.

³¹ Ibid. p. 125.

Si les Italiens de Tunisie ont toujours envié aux français leurs privilèges juridiques et administratifs, ils sont tout de même en meilleur posture que les colonisés. Ils sont protégés par des lois internationales et d'un consulat fort présent sous le constat regard d'une métropole fort attentive³²

Cependant, les avantages et les privilèges ne sont pas limités uniquement au cadre administratif mais aussi au cadre religieux, culturel, moral, etc. Aussi, leurs cultures, coutumes et traditions ne sont pas dévalorisés, leur religion est celle de l'Europe, juive ou chrétienne, donc, ils ne sont en aucun cas infériorisés, marginalisés ou dépayés. C'est l'exemple des habitants de Rio Salado, comme le révèle le narrateur : « la majorité des habitants de Rio Salado étaient des espagnols et des juifs fiers d'avoir bâti de leur mains chaque édifice et arraché à une terre criblée de terriers des grappes de raisin à souler les dieux de l'Olympe³³ ».

4. Portrait du colonisé

L'image du colonisé, telle que décrite par Albert Memmi, reflète d'une façon claire et précise le vécu réel de ce qui se passe dans les colonies. C'est pourquoi nous allons nous intéresser à certains traits, profils et réalités historiques associés par Albert Memmi au colonisé afin de les identifier dans le roman étudié.

4.1. La déshumanisation

Parmi les actions subies par le colonisé, il y a *la déshumanisation*, cette réalité historique flagrante exercée de diverses manières par cette entité qui se prétend être supérieure et qui se permet aussi d'être agressive et impitoyable. Ces déshumanisés sont tous vus de la même manière : faibles et stupides. En revanche, ces derniers n'avaient aucun moyen de choisir ou de décider, car ils ne sont protégés ni par la loi internationale ni par autre chose. Dans ce contexte, Albert Memmi nous éclaire :

Il consiste d'abord en une série de négations. Le colonisé *n'est pas* ceci, *n'est pas* cela. Jamais il n'est considéré positivement, ou s'il l'est, la qualité concédée relève d'un *manque* psychologique ou éthique. [...] Autre signe de cette dépersonnalisation du colonisé : ce que l'on pourrait appeler *la marque du pluriel*. Le colonisé n'est jamais caractérisé d'une manière différentielle ;

³²Memmi Albert, *op.cit.*, p. 117.

³³Memmi Albert, *op.cit.*, p 131.

il n'a droit qu'à la noyade dans le collectif anonyme. (« *Ils* sont ceci...*Ils* sont tous les mêmes. »)³⁴

Ainsi s'effritent, l'une après l'autre, toutes les qualités qui font du colonisé un homme. Et l'humanité du colonisé, refusée par le colonisateur, lui devient en effet opaque³⁵.

Enfin le colonisateur dénie au colonisé le droit le plus précieux reconnu à la majorité des hommes : la liberté³⁶.

Dans le passage ci-dessus, Albert Memmi a éclairci cette notion de la déshumanisation du colonisé. Celle-ci apparaît clairement dans l'image du personnage Jelloul qui raconte à Jonas ce qu'il subit quotidiennement de la part de son maître :

Il ne trouvera pas meilleur chien que moi sur le marché [...] Quand on est l'unique gagne-pain d'une famille composé d'une mère à moitié folle, un père amputé des deux bras, six frères et sœurs, une grand-mère, deux tantes répudiées avec leurs progénitures, et un oncle souffreteux à longueur d'année, on cesse d'être un humain... Entre le chien et le chacal, la bête amoindrie choisit d'avoir un maître.³⁷

Le personnage Jelloul, « *Le factotum d'André*³⁸ », est l'exemple type du personnage qui subit cette déshumanisation. Son maître André exerce sur lui à la fois l'oppression, la violence, le mépris et toute autre forme de déshumanisation. Mais, en fait, Jelloul n'est pas le seul à subir toutes ces formes de déshumanisation, mais tous les indigènes.

4.2. Le bilinguisme colonial

Dans le contexte colonial, le bilinguisme est nécessaire. Il est condition de toute communication, de toute culture et de tout progrès. Mais le bilingue colonial n'est sauvé de l'emmurement que pour subir une catastrophe culturelle, jamais complètement surmontée³⁹.

³⁴Memmi Albert, *op.cit.*, p. 103-104.

³⁵ Ibid. p.104.

³⁶ Ibid. p.105.

³⁷ Khadra Yasmina, *op.cit.*, p. 198.

³⁸ Ibid. p. 196.

³⁹Memmi Albert, *op.cit.*, p. 124-125.

Dans cette citation, Albert Memmi est persuadé que la scolarisation des enfants arabes à travers une transmission restreinte des savoirs n'a pour but que de créer une communication purement rudimentaire avec eux et leurs semblables, bref une communication qui convient uniquement à l'administration coloniale. En d'autres termes, pour créer une communication avec les ouvriers, les villageois et autres indigènes, il leur fallait au moins quelqu'un pour leur interpréter et transmettre les lois et les ordres du colon, d'où cette scolarisation stratégique. En revanche, ces scolarisés qui maîtrisaient parfaitement la langue du colon étaient dans l'obligation de s'exprimer avec cette langue acquise, de s'habiller et de se comporter comme les Français, car le colonisateur impose et fait acquérir à la fois le savoir et la culture occidentale. De même, cette adoption incite, à tel ou tel degré, l'indigène assimilé à avoir une certaine honte de sa langue et de sa culture considérées comme bas et inférieures. C'est ainsi que l'indigène s'habille et s'exprime à la française dans l'espoir de disposer d'une place au sein de la population pied-noire ou française, et par-là mener une vie normale loin de la misère et du mépris subis par les siens, autrement dit, pour ne plus être confondu par le Français avec les gens de sa communauté d'origine. À cet effet, Albert Memmi affirme :

S'il veut obtenir un métier, construire sa place, exister dans la cité et dans le monde, il doit d'abord se plier à la langue des autres, celle des colonisateurs, ses maîtres. Dans le conflit linguistique qui habite le colonisé sa langue maternelle est l'humiliée, l'écrasée [...] De lui-même il se met à écarter cette langue infirme, à la cacher aux yeux des étrangers, à ne paraître à l'aise que dans la langue du colonisateur⁴⁰.

C'est un peu le cas du personnage assimilé Mahi qui, malgré les sacrifices et les déchirements consentis dans l'espoir de devenir un pharmacien et échapper ainsi à la misère, il ne pourra pourtant jamais mener la vie des bourgeois français ni devenir leur égal, car tout simplement il est d'origine arabe. Il pourrait ainsi travailler dur mais toucher toujours moins qu'un Français qui peut travailler moins que lui et posséder des biens et des possessions considérables, contrairement à l'indigène, l'Arabe, qui ne pourra jamais en posséder autant. Il peut juste gagner ce qui lui permet de mener une vie normale. Par conséquent, celui-ci finit par assimiler la culture du colon et suivre le mode de vie occidental, s'acheter une maison, enlever les habits traditionnels et tout ce qui s'ensuit jusqu'à finir par être renié par les siens, car considéré comme un traître qui s'est laissé prendre par l'état colonial et qui a vendu sa dignité et son identité pour de l'argent. Ainsi, dans la citation qui suit, le personnage Mahi

⁴⁰Albert Memmi, *op.cit.*, p. 125.

ouvre son cœur et dévoile à sa femme Germaine la cause de la relation dégradée qu'il entretient avec son frère :

Il me méprise. Pour lui, j'ai vendu mon âme au diable. J'ai renié les miens, épousé une mécréante, bradé mes terres pour une maison de la ville, troqué ma gandoura contre un costume européen et même si j'ai un fez sur la tête, il me reproche d'avoir jeté mon turban aux orties. Entre lui et moi, le courant ne passera jamais⁴¹.

Même son frère l'a renié à cause de son assimilation, au point où il n'a jamais parlé de lui à son fils Younes, jusqu'au moment où il avait tout perdu, et qu'il n'avait nul autre choix que de lui confier son fils. Mais, en vérité, ces personnes qui avaient choisi de mener la vie des Occidentaux ne sont pas forcément des traîtres.

En somme, à travers ce que nous avons cité dans ce premier chapitre, notamment ce que nous avons puisé dans l'essai d'Albert Memmi *Portrait du colonisé* précédé du *Portrait du colonisateur*, et tout en s'appuyant sur notre corpus d'étude, nous pouvons conclure que la relation entre les deux « peuple » en présence sur la terre d'Algérie était conflictuelle, prenant la forme de rapport dominant/dominé ou supérieur/inférieur. Aussi, le colonisé pauvre, opprimé et marginalisé, ne peut progresser dans sa vie qu'au prix de son assimilation. Cette dernière affecte son âme et son esprit à travers le délaissement ou le reniement de son identité, sa langue, ses coutumes, etc.

⁴¹Yasmina Khadra, *op.cit*, p. 90.

Chapitre 02

**Lignes de fuite pour un
dialogue inespéré**

Les rapports entre la France et l'Algérie, durant la période coloniale, n'ont pas été dans leur ensemble régis par la logique dominant/dominé, puisque des relations mixtes, de nature amicale ou amoureuse, ont pu être nouées en toute sérénité et égalité entre les différentes communautés présentes sur le territoire d'Algérie. Ces tentatives de cohabitation et de dépassement de la logique coloniale, bien que peu nombreuses et souvent marginalisées, constituent un sujet de prédilection pour beaucoup d'écrivains algériens.

Dans ce chapitre, il sera question d'appréhender un ensemble de tentatives de dialogue entre les deux communautés qui vivaient sur le même territoire. Dans un premier temps, l'intérêt sera porté sur l'étude du personnage principal Younes en mettant l'accent sur le caractère complexe de son identité. Dans un deuxième temps, l'accent sera mis sur la problématique des relations mixtes qui favorisent le rapprochement entre les deux communautés pendant la colonisation. Dans un dernier temps, il sera question de s'intéresser au phénomène du cosmopolitisme, ou plus précisément à ses manifestations dans le roman en question, notamment à travers l'hybridité qui caractérise le groupe d'amis dont fait partie Younes/Jonas.

1. Younes/Jonas ou la figure de l'entre deux

L'identité de Younes semble en perpétuel devenir, se construisant et se façonnant à travers les expériences et les relations vécues avec l'autre, notamment avec des personnages d'origine européenne. Il est évident que Jonas a profondément besoin de ces relations ainsi que de l'Autre pour mieux se connaître, découvrir sa nouvelle identité et, également, se construire intellectuellement, car autrui est comme indispensable à sa vie.

Younes, un indigène âgé de dix ans, mène une vie misérable avec ses parents et sa sœur dans un pauvre village de l'Algérie coloniale. Cette vie précaire et misérable que mènent Younes et sa famille devient encore plus tragique après l'incendie criminel qui ravage les récoltes de son père Issa qui n'a d'autre choix que d'abandonner ses terres et son village pour rejoindre Oran. Dans cette grande ville, la vie est toujours difficile, et le frère d'Issa, un pharmacien parfaitement intégré à la communauté française, n'hésite pas à demander à son frère de lui confier son fils pour assurer son avenir : « Ton fils est mon neveu. Il est de mon

sang. Confie-le-moi [...] Ce garçon n'a aucun avenir avec toi⁴² ». Malgré lui, Issa se retrouve dans l'obligation d'accepter la demande de son frère et de lui confier son fils Younes à qui il affirme tristement : « C'est pour ton bien, mon enfant, je ne t'abandonne pas, je cherche seulement à te donner ta chance⁴³ » Après son adoption, Younes devient Jonas et se retrouve plongé dans une nouvelle vie à Oran entre modernisme et tradition. Son innocence et son jeune-âge lui permettent d'être bien intégré dans sa nouvelle communauté d'accueil et de se construire une identité hybride.

1.1.-Le prénom Younes/Jonas ou le signe d'une double appartenance

Les prénoms Younes/Jonas sont un élément d'identification important qui nous renseigne sur la complexité de l'identité du personnage principal. Cette complexité renvoie à un processus d'hybridité, de métissage entre deux peuples, deux cultures, deux religions, deux histoires, deux langues, etc., qui essaient de dialoguer dans un contexte de domination d'un peuple sur un autre, à savoir la colonisation française de l'Algérie

Le nom propre joue un rôle très important dans l'identification d'un individu. À cet effet, Benveniste affirme que « ce qu'on entend ordinairement par nom propre est une marque conventionnelle d'identification sociale telle qu'elle puisse désigner constamment et de manière unique un individu unique⁴⁴ » Ainsi, chaque région contient ses propres noms, et chaque appellation renvoie à une région donnée. Donc, il est possible parfois d'identifier un individu et de déterminer son appartenance en se basant uniquement sur son nom propre.

Dans notre roman, le nom de Younes/Jonas que porte le héros principal renvoie à deux cultures différentes. Ainsi, Younes est un nom propre qui porte en lui une étiquette sémantique, culturelle et religieuse bien spécifique. En effet, ce nom renvoie à un prophète cité dans le Coran et signifie en arabe classique « proche de Dieu » ou « intimité entre Dieu et l'homme ». Le nom de Younes renvoie donc à la culture arabo-musulmane, d'une manière générale, mais aussi à l'appartenance et à l'identité d'origine de notre personnage principal, d'une manière plus particulière.

En ce qui concerne le second nom de notre personnage, qu'il lui sera donné par la femme de son oncle, une Française de souche, il constitue en quelque sorte un tournant décisif dans sa vie, une marque indélébile à son identité première. À cet effet, lorsque Younes rappelle à Germaine quel est son vrai prénom, cette dernière lui répond : « Je m'appelle

⁴² Khadra Yasmina, *op.cit.*, p 41.

⁴³ Ibid. p. 70.

⁴⁴ Emile Benveniste, *Problème de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1976, II, p. 200.

Younes, celle-ci lui répond : Plus maintenant, mon chéri⁴⁵ ». Younes a essayé de comprendre ce basculement nominal en posant la question à sa mère, et celle-ci lui répond que « les français prononcent mal nos noms, ils ne le font pas exprès⁴⁶ ». En fait, cela n'est pas uniquement lié à un problème de prononciation, mais aussi à la culture voire à la religion de Germaine, étant donné que dans la religion chrétienne le prophète Younes est appelé Jonas.

1.2. Les espaces comme symboles identitaires

Dans le roman, l'espace semble jouer un rôle considérable dans ce dialogue des identités qui s'exprime à travers le personnage Younes/Jonas. En effet, Younes/Jonas fréquente différents espaces qui sont porteurs de sens et qui laissent une trace profonde sur son identité. Ainsi, de son village natal jusqu'à la belle ville d'Oran en passant par Rio Salado, on remarque que son identité est imprégnée par les divers espaces, lieux, traversés. À partir de là, il sera question de voir comment chaque espace façonne différemment l'identité du personnage Younes/Jonas.

Yasmina Khadra commence son récit par la description de l'espace d'origine qui a vu naître Younes en évoquant sa terre ancestrale, celle du père et des aïeux, celle qui nourrit sa famille et qui constitue le premier espace nourricier de son identité. Cela d'autant plus qu'en dépit des malheurs que va vivre Younes tout au long de la période qu'il passe sur la terre de ses ancêtres, cet espace d'origine demeurera fondamental dans la constitution de son identité, il constituera une sorte de lieu de mémoire.

Néanmoins, un incendie criminel va ravager les récoltes de la famille, et par-là pousser cette dernière à vivre sa première expérience de déchirement identitaire en quittant la terre des ancêtres, le lieu de toutes les identifications. Mais d'un autre côté, cette séparation avec la terre des ancêtres permettra à Younes et à sa famille de dépasser leur enfermement identitaire, de se déterritorialiser, de s'ouvrir à l'autre, vers l'ailleurs en découvrant et en s'identifiant à d'autres espaces, ce qui leur permettra de donner une dimension plus large à leur identité.

La ville d'Oran constituera la destination choisie par la famille pour se reconstruire. C'est ainsi qu'ils passent d'un espace caractérisé par la dominance d'un mode de vie propre à la paysannerie, voire traditionnel, à un espace supposé être celui de la modernité, du moins de la nouveauté eu égard à tout l'imaginaire qu'appelle le terme « ville ». C'est à Jenane Jato, un

⁴⁵ Ibid. p. 73.

⁴⁶ Ibid. p.108.

gourbi dans la ville d'Oran, que Younes et sa famille s'installèrent. Jenane Jato est un espace qui regroupe toutes les misères de l'humanité : « Notre patio était partagé par cinq familles, toutes venues de l'arrière-pays ; des paysans ruinés ou des Khammès en rupture de bail⁴⁷ ». Pour ce garçon, cet endroit est une représentation non seulement de la pauvreté et du désespoir, mais aussi de l'effacement de soi : « À Jenane Jato, on ne rêvait pas. Les gens avaient décidé que leur destin était scellé et qu'il n'y avait rien d'autre autour, ni derrière ni en dessous⁴⁸ ». On comprend par-là que Jenane Jato n'est point cet espace, cet ailleurs de modernité, d'espoir et de reconstruction, même s'il se situe en ville. À cet effet, le narrateur du roman affirme : « Nous étions toujours à Oran, sauf que nous étions dans l'envers du décor⁴⁹ » C'est que dans le contexte de colonisation de l'époque, Jenane Jato, même s'il se situe en ville, reste un espace qui se caractérise par les mêmes signes d'identification propres au village natal, à la terre des ancêtres que Younes a dû quitter avec sa famille, à savoir la misère et la vie entre gens de la même communauté.

Ce qui n'est pas le cas d'Oran qui occupe une place centrale en tant que lieu de rencontre de plusieurs cultures et communautés. C'est une ville qui connaît un développement rapide, et qui devient la deuxième ville d'Algérie. Jonas a été émerveillé par la beauté de cette ville chargée d'histoire avec ses monuments et son architecture millénaire. Aussi, et contrairement à Jenane Djato qui était un endroit d'enfermement et de désespoir pendant la colonisation, Oran était un lieu de rencontre et de décompression qui offre aux visiteurs une bouffée d'air frais. À cet effet, Jonas affirme :

Mon oncle habitait dans une ville européenne, à l'extrémité d'une rue asphaltée, bordée de maisons en dur, coquettes en paisible, avec des grilles en fer forgé et des volets aux fenêtres. C'était une belle rue aux trottoirs propres parés de ficus taillés avec soin. Il y'avait bancs par endroits sur lesquels des vieillards s'asseyaient pour voir passer le temps. Des enfants gambadaient dans les squares. Ils ne portaient pas les guenilles des gosses de JenaneJato, ni de signes fatidiques sur leurs minois, et semblaient pomper la vie à pleins poumons avec une franche de délectation⁵⁰.

Ainsi, Younes devenu maintenant Jonas était surpris et ébahi en découvrant sa nouvelle ville autant que sa nouvelle demeure ; il se sentait en quelque sorte transporté ailleurs, selon

⁴⁷ Ibid. p. 35.

⁴⁸ Ibid. p. 90.

⁴⁹ Ibid. p. 28.

⁵⁰ Ibid. p. 71.

ses dires mêmes : « j'étais sur une autre plante ». Son oncle vivait dans une ville ensorcelante et habitait une magnifique maison à l'intérieur sophistiqué qui contenait plusieurs pièces selon le besoin de la famille. C'est la première fois que ce jeune garçon avait une chambre individuelle, contrairement à Jenane Jato où les familles habitaient dans des bidonvilles et partageaient un seul patio :

Après le dîner, nous montâmes à l'étage. C'est ta chambre, Jonas, m'annonça Germaine. Ma chambre... Elle se trouvait au fond du couloir, deux fois plus grande que celle que se partageait ma famille à Jenane Jato. Un grand lit occupait le centre, sous la garde rapprochée de deux tables de chevet. Des tableaux recouvraient les murs, certains représentant des paysages de rêve, d'autres des personnages en prière, les mains jointes sous le menton et la tête auréolée d'or. La statuette en bronze d'un enfant ailé trônait sur un socle, au-dessus de la cheminée, surplombée à son tour par un crucifix. Un peu à l'écart, un petit bureau tenait compagnie à une chaise rembourrée. Une étrange odeur flottait dans la pièce, douceâtre et fugitive. Par la fenêtre, on pouvait voir les arbres de la rue et les toits des maisons d'en face⁵¹.

Ainsi, on comprend par-là qu'en arrivant à Oran et à la maison de son oncle, l'identité de Younes évolue, faisant que celle de Jonas se superpose sur elle et provoque un changement dans son style de vie que ce soit dans sa façon de s'habiller, de se tenir à table, de se nourrir, etc., car chaque culture, peuple, possède ses règles de vie, d'où les propos de Mahi qui affirme : « Laissons-lui le temps de se familiariser avec ses nouveaux repères⁵² ». À cet effet, dans la maison de son oncle, Jonas découvre plusieurs choses nouvelles à l'image du salon. Aussi, il exprime son malaise de manger avec ses nouveaux parents :

J'étais très mal à l'aise, à table. Habitué à manger dans le même plat que le reste de ma famille, je me sentais dépaysé en disposant d'une assiette individuelle⁵³

Le changement impliqué par ce déplacement de l'espace des origines vers celui de l'ailleurs sur l'identité de Younes ne se manifeste pas uniquement au niveau du nom, des gestes quotidiens de Jonas mais aussi dans sa manière de se vêtir qui devient ainsi un signe d'identification à une autre culture. C'est ainsi qu'après l'adoption de Jonas par sa nouvelle famille, Germaine se met immédiatement à le vêtir à la mode occidentale. Dès lors, ce

⁵¹ Ibid. p. 81.

⁵² Ibid. p.75.

⁵³ Ibid. p. 103.

garçonnet qui a grandi dans un milieu modeste et qui porte une « kachabia » se met maintenant à porter un large cool et une culotte courte :

Je suivais des yeux ses mains blanches en train de courir sur mon corps, de me défaire de ma chéchia, de ma gandoura, de mon tricot élimé, de mes bottes en caoutchoucs ? J'avais le sentiment qu'elle m'effeuillait⁵⁴.

Dans sa nouvelle, ou plutôt sa seconde identité, Jonas découvre un lieu qu'il n'a jamais fréquenté lorsqu'on l'appelait encore Younes à savoir l'école, ce lieu de connaissance et d'ouverture d'esprit qui va lui offrir plus d'opportunités et va lui permettre de se construire un avenir, de connaître plus de cultures et de rencontrer des jeunes de différents horizons. Il faut rappeler que pendant la colonisation, l'école n'était à la portée que d'un petit nombre d'indigènes : « Il y'avait que deux Arabes dans ma classe, Abdelkader et Brahim⁵⁵ ». En revanche, ce jeune intégré à la communauté française a eu l'accès à l'école française, cette dernière va lui permettre d'améliorer sa qualité de vie, de vaincre sa pauvreté, et d'avoir des relations amicales qui vont l'aider à sortir de son silence. Germaine affirme à cet effet : « Je sais les petites arabes ne sont pas fait pour les études, ils sont plutôt destinés aux champs, et aux troupeaux. Mais, je peux l'envoyer à l'école, et en faire un homme instruit⁵⁶ ».

Cet entre-deux dans lequel semble s'inscrire, d'une manière complexe, l'identité de Younes/Jonas est aussi suscitée par la découverte de la langue française qui va jouer un rôle central dans l'acquisition de nouvelles connaissances. À cet effet, il s'avère qu'à l'époque coloniale, la langue française était la langue de prestige, de légitimité, de savoir, de la modernité, en somme une des langues de la civilisation. Ainsi, en fréquentant l'école, Jonas a eu la chance d'apprendre cette langue qui va lui permettre d'être en contact avec le monde, de nouer des relations amicales et amoureuse, et de découvrir la richesse culturelle de la culture adoptée. Aussi, si la langue française n'a pas pu l'arracher complètement de son identité première, c'est que l'acquisition de celle-ci s'est faite, non pas par le sacrifice de la langue arabe, mais bien plus en complément de cette dernière, comme cela apparaît dans ce passage : « Germaine resta à mon chevet, à me raconter des histoires dans un mélange d'arabe et de

⁵⁴ Ibid., p. 103.

⁵⁵ Ibid. p. 91.

⁵⁶ Ibid. p. 74-75.

français [...] Au bout de deux mois, je savais déjà lire les mots sans trop trébucher sur les syllabes⁵⁷ ».

Une fois qu'il a dépassé ses peurs, le jeune Younes/Jonas va peu à peu se complaire dans sa nouvelle identité hybride. À cet effet, Toualbi précise que l'identité « est tenue pour réussie lorsque à l'intérieur de l'identité le 'pole positif' l'emporte sur le 'pole négatif' et que le sujet parvient sans dommage à se faire accepter et reconnaître par la société⁵⁸ ». À cet effet, Jonas déclare : « Je crois que j'étais heureux chez mon oncle. Jenane Jato ne me manquait pas outre mesure⁵⁹ ». Cette expression signifie en quelque sorte que Jonas a fini par s'intégrer à la culture de l'autre, comme il le confirme d'ailleurs d'une manière plus manifeste dans ce passage : « j'ai réussi à me fondre dans les rangs⁶⁰ ».

Après l'arrestation de Mahi par la police française à cause de ses opinions politiques, la nouvelle famille de Jonas se voit forcée de s'installer à Rio Salado. Ainsi, Jonas doit une autre fois aller vers un nouvel ailleurs mais au prix de nouveaux sacrifices : « Il était écrit, quelque part, qu'il me fallait partir et laisser derrière moi une part de moi-même⁶¹ ». L'espace choisi par la famille est Rio Salado qui est une région d'une extrême richesse naturelle et culturelle. Dans ce village, il y'avait des Français, des Juifs, des Espagnoles et même des « Américains [qui] n'étaient pas venus en conquérant, mais en sauveurs⁶² ». Ses habitants avaient l'air de vivre comme une grande famille dans la convivialité et le respect mutuel malgré leurs différences culturelles et autres.

Jonas semble trouver du plaisir à vivre dans cet espace nouveau où il pourra se reconstruire car « Rio Salado était un bon endroit pour se construire⁶³ ». En effet, Jonas paraît apprécier le village de Rio Salado comme il l'affirme lui-même : « J'ai beaucoup aimé Rio Salado-Salsum, pour les romains : El-Maleh de nos jours⁶⁴ » ou encore « J'avais hâte de retourner à Rio⁶⁵. ». Cet endroit lui apporte une certaine paix, il lui permet de retrouver une part de ses repères qu'il a plus ou moins perdus à Oran et à Jenane Jato. Aussi, ce village semble le réconcilier avec son identité, son âme de paysan :

⁵⁷ Ibid., p. 54.

⁵⁸ Nouredine Toualbi, *L'identité au Maghreb*, Casbah, Alger, 2000, p. 29.

⁵⁹ Ibid. p. 92.

⁶⁰ Ibid. p. 114.

⁶¹ Ibid. p. 126.

⁶² Ibid. p. 186.

⁶³ Ibid. p. 123.

⁶⁴ Ibid. p. 121.

⁶⁵ Ibid. p. 113.

J'étais ébloui. Né au cœur des champs, je retrouvais un à un mes repères d'antan, l'odeur des labours et le silence des tertres. Je renaissais dans ma peau de paysan, heureux de constater que mes habits de citadin n'avaient pas dénaturé mon âme. Si la ville était une illusion, la campagne serait une émotion sans cesse grandissante. Chaque jour qui s'y lève rappelle l'aube de l'humanité, chaque soir s'y amène comme une paix définitive⁶⁶.

Les jours se succèdent pour Jonas qui noue à Rio Salado toutes sortes de relations amoureuses et amicales. Aussi, Younes fait la connaissance de personnes d'origines différentes. Avec un groupe d'amis, il mène une vie d'insouciance et de plaisirs entre restaurants, bars, soirée, sorties entre copains, danse avec les femmes, etc.

Aller vers l'autre à travers les relations mixtes

La question des relations mixtes entre l'Orient et l'Occident s'est posée en Algérie durant la période coloniale à travers le couple mixte français/indigène. En effet, et contrairement à l'idée-reçue et défendue notamment par Albert Memmi dans son essai *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur*, comme quoi les rapports entre colonisés et colonisateurs étaient exclusivement des rapports de domination, il s'avère que des relations de type mixte ont pu être nouées sans que celles-ci s'inscrivent dans cette logique. C'est le cas dans *Ce que le jour doit à la nuit* où l'auteur met en avant un ensemble de relations mixtes, notamment celles entretenues par les personnages Younes/Jonas et son oncle Mahi qui nouent des relations avec des femmes d'origine européenne.

Dans notre corpus, le couple formé par Mahi et Germaine est le meilleur exemple de ce possible dépassement de la logique dominé/dominant. Mahi est un pharmacien « conscient du rang social que lui conféraient ses diplômes universitaires et son statut de pharmacien⁶⁷ ». Il quitte ses terres ancestrales pour venir habiter dans une ville européenne à Oran, au milieu de la communauté européenne : « Mon oncle habitait dans une ville européenne, à l'extrémité d'une rue asphaltée⁶⁸ ». Contrairement à la grande majorité des indigènes, Mahi vit dans de très bonnes conditions et il s'est très bien intégré à la communauté européenne qui l'a accepté sans grands soucis. Aussi, Mahi s'est marié à une Occidentale, plus précisément à une Française de religion catholique, dépassant ainsi à la fois et les rapports dominant/dominé,

⁶⁶ Ibid. p. 123.

⁶⁷ Ibid. p. 150.

⁶⁸ Ibid. p. 103.

imposés par le régime colonial, et certaines frontières religieuses, car Mahi a dû également transgresser des codes propres à la charia pour pouvoir se marier à Germaine :

Dans la charia, il est impératif pour une non-musulmane de se convertir à l'islam, avant d'épouser un musulman. Mon oncle n'était pas de cet avis, il lui importait peu que sa femme fut chrétienne ou païenne, il disait que, lorsque deux être s'aiment, ils échappent aux contraintes, et aux anathèmes ; que l'amour apaise les dieux, et qu'il ne se négocie pas puisque tout arrangement ou concession portait atteinte à ce qu'il a de plus sacré⁶⁹.

En dépit de sa bonne intégration à la communauté européenne, Mahi n'en reste pas moins attaché au sort de sa communauté d'origine, faisant partie de l'élite nationaliste algérienne, comme le laisse entendre Jonas dans ce passage : « Il s'agissait d'un invité de marque, charismatique, devant lequel mon oncle était en admiration...Ce ne fut que beaucoup plus tard, en parcourant un magazine politique, que je pus mettre un nom sur son visage : Messali Hadj, figure de proue du nationalisme algérien⁷⁰ ». En fait, pour Mahi l'humaniste, l'indigène et le Français ont égaux, et cela devient évident qu'ils s'unissent. Jonas confirme aussi : « J'entendais mon oncle user de son rang de maître de céans pour concilier les humeurs⁷¹ ». C'est, en fait, une sorte de métissage que prône Mahi comme cela se manifeste dans sa manière de s'habiller qui mêle le style proprement occidental et le fez rouge signe identitaire qui le rattache à sa communauté d'origine :

Un homme haut et frêle griffonnait sur un registre derrière le comptoir, sanglé dans un costume trois pièces, un fez rouge sur une tête blonde. Il avait les yeux bleus, un vissage fin au milieu duquel un liséré de moustache accentuait l'incision qui lui tenait lieu de bouche⁷².

En ce qui concerne Germaine, « elle était belle, le visage rond avec deux grands yeux d'un vert d'eau⁷³ ». C'est une Française de souche qui partage avec son mari une longue et heureuse vie amoureuse. Elle est aussi décrite comme une femme généreuse qui aide son mari dans sa pharmacie et qui surtout le considère comme son égal loin de la logique dominant/dominé imposée par le système colonial. En outre, elle traitait Jonas comme son fils

⁶⁹ Ibid. p. 264.

⁷⁰ Ibid. p. 103.

⁷¹ Ibid. p. 108.

⁷² Ibid. p. 26.

⁷³ Ibid. p. 72.

et faisait de son mieux pour lui offrir une vie aisée comme le révèle lui-même : « Elle me gâtait déjà⁷⁴ ».

En somme, le couple Mahi/Germaine est l'exemple parfait du possible dépassement de la logique dominant/dominé par le biais de l'amour qui arrive à transcender les malentendus, les interdits religieux et les différences qui deviennent en fait une richesse. Ainsi, il s'avère que le couple en question écoute la radio en arabe et en français, lit aussi la presse écrite dans les deux langues. Aussi, Germaine semble même avoir appris à parler en langue arabe, puisque Mahi lui demande de parler avec son neveu en cette langue : « Parle-lui en arabe. Il n'a pas fait l'école⁷⁵ ». Un respect mutuel et une certaine harmonie semblent ainsi régner au sein du couple loin de tout préjugé, preuve en est que la période coloniale n'a pas été caractérisée que par des rapports de domination d'une communauté sur une autre.

Il est aussi question dans le roman d'autres relations mixtes entretenues par Jonas avec des Françaises. La première est celle qu'il noue avec Isabelle après le déménagement à Rio Salado, celle-ci était sa camarade de classe : « C'est mon camarade préféré⁷⁶ ». C'est une belle fille issue d'une famille très riche : « La nièce de Pépe Rucillio, la plus grosse fortune de Rio. Isabelle était une jolie brune de fille avec de grands yeux pervenche et des longs cheveux raides qui arrivaient au fessier. Mais Dieu !⁷⁷ ». Le visage angélique et les yeux bleus de Jonas l'a rendaient douce et gentille : « Elle disait que j'étais le plus beau garçon de la terre, que j'avais été à coup sûr un prince charmant dans une vie et que si elle m'avait choisi pour fiancé, c'était parce que j'en valais la chandelle⁷⁸ ». À l'âge de 13 ans, elle tombe amoureuse de Jonas et deviennent un couple inséparable, c'est d'ailleurs avec elle que Jonas a connu l'amour : « à treize ans, le nez haut perché et le geste souverain, elle savait exactement ce qu'elle voulait et comment l'obtenir⁷⁹ ». Jonas déclare : « Isabelle me voulait pour elle seule⁸⁰ ». Isabelle sera en quelque sorte la première expérience amoureuse de Jonas, celle qui lui donnera d'ailleurs son premier baisé : « Mon premier baisé, c'est à elle que je le dois. Nous étions dans le grand salon, chez elle, au fond d'une alcôve coincée entre deux portes-fenêtres⁸¹ ». Aussi « après une courte tergiversation, ou bien une courte

⁷⁴ Ibid. P75.

⁷⁵ Ibid. P71.

⁷⁶ Ibid. P126.

⁷⁷ Ibid. P125.

⁷⁸ Ibid. P126.

⁷⁹ Ibid. P71.

⁸⁰ Ibid. p. 126.

⁸¹ Idem. P126.

médiation, elle s'était retournée vers moi, m'avait pris le visage entre ses mains et avait posé ses lèvres sur les miennes en fermant les yeux d'un air inspiré⁸² ».

La deuxième relation mixte de Jonas est entretenue avec Emilie qu'il a rencontré la première fois durant son enfance à Oran et qu'il n'a revu qu'à l'âge adulte à Rio Salado. Cette histoire d'amour a commencé à la pharmacie de l'oncle de Jonas quand Emilie est venue faire sa piqûre : « Qu'est-ce que tu lui as fait ? demande-je à Germaine. Sa piqure ...comme tous les mercredis⁸³ ». Jonas a profité de l'occasion pour lui fourrer une rose dans son livre comme signe d'amour : « Emilie laissa son illustré sur le banc. Il y'avait un pot de fleurs sur la commode à coté ; j'en cueillis une rose et la glissai à l'intérieur du livre avant de monter dans ma chambre⁸⁴ ».

Emilie était une jolie fille, Jonas la décrit ainsi : « la première fois que je l'avais vue, elle était assise dans la porte cochère de notre pharmacie, la tête dans son manteau, les doigts triturant les lacets de ses bottines, c'était une belle fille aux yeux craintifs, d'un noir minéral⁸⁵ ». Elle était une fille aimée par tous les jeunes, sa petite et douce voix est si belle. Jonas pense qu'elle est un ange déchu : « Je l'aurais volontaire prise pour un ange tombé du ciel⁸⁶ ». Entre Jonas et Emilie naîtra ainsi un grand amour, même s'il sera plus tard un amour impossible. Cependant, malgré les années qui passent et le mariage d'Emilie avec l'un des amis de Jonas, l'amour ne s'éteint pas entre eux ; celle-ci reste toujours gravée dans la mémoire de Jonas, et ce dernier demeure pour toujours l'amour inoubliable d'Emilie, comme cela apparaît dans le passage qui suit : « Cher Younes, je t'ai attendu le lendemain de notre rencontre à Marseille. Au même endroit. Je t'ai attendu le jour. Le maktoub, comme on dit chez nous⁸⁷ ».

Pour finir, il est possible de dire que ces relations mixtes et bien d'autres que l'auteur met en avant dans son roman sont l'exemple parfait que la période coloniale n'a pas été exclusivement caractérisée par des rapports de domination. En effet, un dialogue d'« égal à égal » a pu être noué entre les deux peuples en conflit à travers notamment les relations mixtes, défiant ainsi la logique coloniale, le statut social, les interdits religieux et bien d'autres obstacles propres à cette période.

⁸² Ibid. P.127.

⁸³ Ibid., p. 103.

⁸⁴ Ibid. p.125.

⁸⁵ Ibid., p.124.

⁸⁶ Ibid., p.124.

⁸⁷ Ibid., p. 435.

2. Dialoguer à travers le « cosmopolitisme »

Du grec *cosmos*, monde, et *polites*, citoyen, le cosmopolitisme est un mélange de plusieurs identités et la conscience d'appartenir à l'ensemble de l'humanité et non pas à sa seule patrie d'origine. Il consiste à se comporter comme un membre de la communauté mondiale et non comme le citoyen d'un état, bref d'un territoire bien précis.

Historiquement, l'Afrique du Nord a toujours été un lieu de rencontre entre des populations d'origines diverses. Cette multiplicité des populations rassemblées sous un même territoire a favorisé le processus de contact des identités. C'est le cas notamment dans l'Algérie de la période coloniale où, certes, il subsistait un rapport de domination, néanmoins, le territoire abritait différentes communautés à savoir arabe, berbère, française, italienne, espagnole, juive, etc.

Dans *Ce que le jour doit à la nuit*, Yasmina Khadra tente de mettre en avant le contact des identités entre les différentes communautés présentes en Algérie à travers son personnage principal Younes/Jonas et les différents rapports qu'il noue, dans une sorte d'ambiance cosmopolite, avec un ensemble d'amis de diverses origines. En plus de Younes/Jonas, qui était le concentré parfait de toutes les communautés présentes en Algérie, il y avait Simon Benyamin, un jeune garçon juif d'une petite taille, gros et toujours joyeux, il était presque tout le temps en compagnie de Jonas : « Puis y'avait Simon Benyamin, juif autochtone [...] C'était un joyeux drille, un peu désabusé à cause de ses revers affectifs, mais attachant quand il voulait bien s'en donner la peine⁸⁸ ». Il rêvait de faire carrière dans le théâtre ou le cinéma. Simon, après toute une série d'événements, épouse Emilie avec laquelle il va avoir un garçon nommé Michael. Il y avait, aussi, Fabrice Scamaroni, un Français qui vivait avec sa mère veuve, riche, belle et indépendante : « Il y avait Fabrice Scamaroni [...] un garçon sublime, le cœur sur la main et la tête dans les nuages⁸⁹ ». Son rêve était de devenir romancier et il a pu exaucer cela en publiant son premier roman. Au cours de sa vie il rencontre Emilie et tombe amoureux d'elle mais leur relation n'a pas duré longtemps. Il y a, également, Jean-Christophe, un français et l'aîné de Jonas d'un an, fils d'un couple de concierge. Il était amoureux d'Isabelle. Il avait rencontré Jonas à l'école puisqu'ils étaient dans la même classe : « Il y avait Jean-Christophe Lamy, seize ans et déjà un géant. Parce qu'il était l'aîné, il était le chef. Blond comme une botte de foin, un sourire d'éternel prétendant sur les lèvres...⁹⁰ ». Il était le

⁸⁸ Ibid. p. 143.

⁸⁹ Ibid. p.142.

⁹⁰ Ibid. p. 142.

chef de bande d'amis, un jeune garçon grand, blond et souriant. Il aimait raconter et partager avec ses amis ses disputes et ses ruptures avec son amoureuse. Enfin, il y a André Jiménez Sosa qui est un jeune français surnommé Dédé issue d'une famille très riche, il est le fils de Jaime Jiménez Sosa. Il était « très dur avec ses employés mais attachant avec les copains⁹¹ ». Mais cela ne lui empêche pas de nouer une relation d'amitié avec Jonas et d'être gentil avec lui. Il l'invitait de temps à autre chez lui et il le considérait comme l'un des leurs.

En effet, ces amis étaient tous présents l'un pour l'autre dans les moments de joie, comme dans les moments difficiles, dépassant tous les obstacles coloniaux, culturels et religieux ; Jonas était un « indigène » musulman, Simon et André juifs alors que Jean Christophe et Fabrice étaient chrétiens. Avec Younes/Jonas, un indigène parfaitement intégré à la communauté française, ils vont former une sorte de fratrie ou de groupe cosmopolite composé d'amis très proches : « doigts de la fourche » et « inséparables⁹² ». Ils vont passer une belle enfance et vivre dans l'harmonie, la jouissance et la convivialité malgré leurs différentes appartenances. Younes/Jonas décrit ainsi cette amitié qu'il partage avec ses amis : « Nous finîmes, tous les six, la soirée dans un grand restaurant chic, aux frais d'un André généreux⁹³ ». Il déclare aussi : « Je retrouvai mes camarades, les cocasseries de Simon et le romantisme fiévreux de Fabrice. Jean-Christophe subissait Isabelle avec talent⁹⁴ ».

Ce contact des identités, cette cohabitation des communautés, à travers notamment ce groupe cosmopolite, produit ce que l'on appelle le métissage dans le sens où chaque identité spécifique influence l'autre. Dans ce processus de métissage, André, un jeune qui a vécu toute sa vie en Amérique, joue un rôle important, car tout en consolidant l'esprit cosmopolite au sein du groupe avec qui il se lie d'amitié, il suscite aussi un ensemble de changements à Rio Salado. Ainsi, André va ouvrir un snack de style californien, un restaurant tout différent de ceux de la région, un snack coloré avec un vaste miroir sur les murs, il avait placardé de grands portraits d'acteurs et d'actrices hollywoodiens. Ce jeune américain va faire un mélange artistique entre la culture française et la culture américaine. De plus, le débarquement des Américains à Oran va favoriser encore plus cette culture et condition cosmopolite qui va produire un ensemble de changements dans la région :

Oran s'était mise à l'heure américaine. Uncle Sam n'avait pas débarqué que ses troupes, il s'était amené avec sa culture aussi : boites

⁹¹Ibid. p. 143.

⁹²Ibid. p. 142.

⁹³Ibid. p. 160.

⁹⁴Ibid. p. 181.

de rations garnies de lait concentré, de barres de chocolat, de corned-beef ; chewing-gum, Coca Cola, bonbons Candy, fromage rouge, cigarettes blondes, pain de mie. Les bars s'initiaient à la musique yankee, et les yaouled, petits cireurs reconvertis en marchands de journaux, couraient d'une place publique à un arrêt de tramways en criant Stars and Stripes dans une langue indéchiffrable⁹⁵.

Aussi, pour faire baigner encore plus le lecteur dans cette ambiance cosmopolite, l'auteur invite le lecteur pour un voyage dans l'histoire de la ville d'Oran qui a connu la succession de plusieurs civilisations, ce qui a fait d'elle une ville culturelle par excellence :

Un monde était en train de se reconstruire dans son authenticité séculaire, avec ses bazars, ses hammams, ses échoppes, ses minuscules boutiques d'orfèvres, de cordonniers, de tailleurs émaciés. Médine J'dida n'avait pas baissé les bras⁹⁶.

Pour finir, les relations mixtes, le cosmopolitisme et le métissage, sous leurs différentes formes, semblent offrir une voie qui au-delà de la ségrégation, au-delà de la coexistence plus au moins pacifique, valorisent et considèrent comme une richesse ce qui jusqu'à présent, était source de conflit.

⁹⁵Ibid. p.150.

⁹⁶Ibid., p.160.

Chapitre 03
L'(im)possible dialogue
(post)colonial.

1. L'inconfort de la figure de la métisse ou le déchirement identitaire

La question identitaire trouve un écho manifeste dans les écrits littéraires algériens. En effet, la lecture de ces romans nous renseigne sur un déchirement identitaire, un dédoublement identitaire qui se traduit notamment à travers le parcours de personnages livrés à une « quête identitaire » interminable. C'est entre autres le cas dans le roman *Ce que le jour doit à la nuit* où il est question de l'histoire d'un personnage nommé Younes qui est devenu Jonas, et qui est en quête de lui-même dans la diversité culturelle qui caractérise l'Algérie de la période coloniale. La quête de soi est très remarquable à travers ce personnage qui est désespéré entre deux réalités auxquelles il ne peut échapper. C'est pour cela que le personnage choisit souvent, ou plutôt préfère se réfugier dans le silence afin d'échapper à tout reproche venant de ses amis adoptifs : « J'étais désespéré. Je ne savais pas quoi faire. Alors je me taisais⁹⁷ ». Dans le même ordre d'idée, Albert Memmi affirme :

Pendant comme avant la révolte, le colonisé ne cesse de tenir compte du colonisateur, modèle ou antithèse. Il continue à se battre contre lui. Il était déchiré entre ce qu'il était et ce qu'il s'était voulu, le voilà déchiré entre ce qu'il s'était voulu et ce que, maintenant, il se fait. Mais persiste le douloureux décalage d'avec soi⁹⁸.

Memmi, dans cette citation, nous explique que le colonisé subit un déchirement identitaire, plus exactement un double déchirement, l'un par rapport aux siens et l'autre par rapport à sa nouvelle communauté. Younes/Jonas qui s'est fait des amis et des connaissances parmi les colonisateurs et les Pieds Noirs, ne cesse quand-même de chercher sa mère et sa sœur ainsi que son père disparus, il est toujours à la recherche de sa vraie identité, il est en quelque sorte dans un entre-deux peu confortable. D'une part, celui-ci ressent un certain malaise envers les siens, et d'autre part, il éprouve de la gratitude envers son entourage adoptif. Donc, il finit par se sentir étranger vis-à-vis de sa communauté et de soi-même, autrement dit, hostile, honteux et complexé par rapport à sa propre personne. Ne se retrouvant nul part chez soi, Jonas est ainsi comme perdu errant tout seul au milieu de sa communauté d'origine mais aussi au sein de sa communauté adoptive comme il le déclare dans l'exemple qui suit : « Je me tenais au fond du cimetière, derrière tout le monde, comme si déjà j'en étais

⁹⁷ Khadra Yasmina, *op.cit.*, p 244.

⁹⁸ Memmi Albert, *op.cit.*, p154.

exclu⁹⁹ ». Albert Memmi affirme aussi : « Tel est le drame de l'homme produit et victime de la colonisation : il n'arrive presque jamais à coïncider avec lui-même¹⁰⁰ ».

Younes/Jonas a vécu dans un endroit éloigné de sa culture d'origine et a connu un déchirement identitaire. Quand il est arrivé chez sa famille d'accueil, ses habitudes et son mode de vie ont changé. En effet, l'état psychologique de Younes/Jonas est de plus en plus perturbé, il avait du mal à s'habituer à sa nouvelle famille, car il se rappelait de son identité et de son appartenance culturelle d'origine à chaque occasion, comme on peut le voir à travers ces deux extraits.

Je n'étais pas tout à fait un des leurs et ils ne manquaient aucune occasion de me le rappeler¹⁰¹.

J'étais en guerre ouverte contre moi-même¹⁰².

Jonas est à la recherche de son identité. Younes ou Jonas, un dilemme que seul le temps peut résoudre. Nous remarquons un véritable conflit identitaire dans lequel se trouve Jonas/Younes divisé entre deux mondes, deux cultures différentes. Il n'appartient ni à la communauté occidentale, ni à la communauté arabe. Cependant, il est partagé entre la vie occidentale d'adoption et son identité native, et à travers les propos de Fabrice et Jelloul, nous voyons bien que même le regard de ces deux communautés est déroutant, car on lui attribue une double identité comme dans cet exemple où Fabrice reproche en quelque sorte à Jonas de ne pas avoir remis André à sa place : « J'ai trouvé ses propos inadmissibles et je m'attendais à ce que tu le remettes à sa place¹⁰³ ».

Les relations mixtes de cet indigène n'ont pas duré longtemps. Malgré le visage angélique et les yeux bleus de Younes, mais son nom « Jonas » reste toujours différent de celui de la société française, cette différence le menace dans sa nouvelle communauté. Par exemple, dans son enfance, lorsque son amie Isabelle a découvert que son vrai nom était Younes au lieu de Jonas, sa réaction a été très cruelle : « Nous ne sommes pas du même monde, monsieur Younes. Et le bleu de tes yeux ne suffit pas¹⁰⁴ ». Cet incident a marqué Younes qui a décrit ses sentiments en expliquant qu'Isabelle l'avait sorti d'une cage dorée

⁹⁹ Ibid. p.323.

¹⁰⁰ Memmi Albert, *op.cit.*, p. 154.

¹⁰¹ Khadra Yasmina, *op.cit.*, p 344.

¹⁰² Ibid. p. 250.

¹⁰³ Ibid. p. 146.

¹⁰⁴ Ibid. p 128.

pour le jeter dans un puits. Par conséquent, selon Isabelle, le nom représente le monde auquel appartient l'individu. Elle a évoqué la couleur des yeux de Younes, ce qui pourrait l'aider à se faire passer pour un français et lui montrer qu'elle n'était pas dupe. Ensuite, la relation de Jonas et Emilie va prendre subitement fin après la liaison de ce dernier avec Madame Gezenave, la mère d'Emilie, mais sans que ce dernier le sache. Et Madame Gezenave, lorsqu'elle découvre l'attirance de sa fille pour Jonas, elle oblige ce dernier à ne plus s'approcher de sa fille, de ne rien espérer avec elle, s'il ne veut pas tomber dans une relation incestueuse. Ainsi, elle utilise l'argument religieux et lorsqu'elle implore Younes de ne plus jamais s'approcher de sa fille, elle lui rappelle qu'il est musulman et qu'elle est catholique :

J'irai droit au but, Monsieur Jonas,..vous êtes musulmans, un bon musulman d'après mes informations, et je suis catholique. Nous avons cédé, dans une vie antérieure, a un moment de faiblesse. J'ose espérer que le seigneur ne nous en tienne pas rigueur, il ne s'agissait que d'un dérapage sans lendemain. Toutefois, il existe un péché de la chair qu'il ne saurait absoudre ou supporter l'inceste...!¹⁰⁵

De plus, le personnage de Jelloul transmet lui aussi un message fort en utilisant les prénoms Younes et Jonas. En tant que membre de la communauté arabo-musulmane, Jelloul a pour habitude d'appeler Younes par son véritable prénom. Cependant, il lui arrive de l'appeler Jonas, comme dans cet extrait où Jelloul montre à Younes l'endroit où il vit : « Regarde bien ce trou perdu. C'est notre place dans ce pays, le pays de nos ancêtres. Regarde bien, Jonas¹⁰⁶ ». Ici, Jelloul s'adresse à un membre de sa communauté, comme s'il s'adressait à un membre extérieur appartenant à la société française de Rio Salado. Peu après avoir prononcé ces mots, lorsqu'il voit Younes partir, il ajoute : « C'est ça, Younes. Tourne le dos à la vérité des tiens et cours rejoindre tes amis... Younes... J'espère que tu te souviens encore de ton nom... Hé ! Younes¹⁰⁷...». En demandant à Younes s'il se souvient encore de son nom, Jelloul insiste en réalité sur les origines de Younes. En lui faisant cette remarque, Jelloul reproche à Younes de ne pas appartenir à la même communauté que lui, ce qui accentue la séparation entre Arabes et Français auquel est associé Younes à travers le prénom Jonas.

Une fois la guerre de libération déclenchée et que le pays commençait à se soulever, Younes/Jonas était dans une situation délicate, il devait choisir entre sa communauté d'origine

¹⁰⁵ Ibid. p. 232.

¹⁰⁶ Ibid. p.189.

¹⁰⁷ Ibid. p.189.

et ses amis, sa culture d'accueil : « Puis-je rencontrer la guerre...la guerre grandeur nature ; le succube de la Mort ; la concubine féconde du Malheur ; l'autre réalité que je ne voulais pas regarder en face ¹⁰⁸ ». A cet effet, il affirme :

Comment avais-je passé de cette partie de moi-même ? J'aurais dû venir régulièrement par ici colmater mes fissures, forger mes certitudes, Maintenant que Rio Salado ne me tenait plus le même langage, quelle langue me fallait-il adopter ? Je me rendis compte que je m'étais menti sur toute la ligne. Qui avais-je été toléré, intégré, apprivoisé ? Qu'est ce qui m'empêchait d'être pleinement moi, d'incarner le monde dans lequel j'évoluais, de m'identifier à lui tandis que je tournais le dos aux miens ? Une ombre. J'étais une ombre, indécise et susceptible, à l'affût d'un reproche ou d'une insinuation que parfois j'invitais, semblable à un orphelin dans une famille d'accueil, plus attentif aux maladresses de ses parents adoptifs qu'à leur dévouement¹⁰⁹.

En fait, Younes/Jonas se réfère à son enfance comme s'il n'en était jamais réellement sorti. Ainsi, il se rattache à la fois à l'enfant qui vivait parmi son peuple, à celui qui a grandi dans une communauté différente, ce qui accentue la dualité de son identité. Jonas déclare à cet effet : « Je suis l'enfant perpétuel [...] On ne retombe pas en face, on n'en sort jamais. Vieux, moi ? Qu'est-ce qu'un vieillard sinon un enfant qui a pris de l'âge ou du ventre?¹¹⁰ ».

Aussi, dans le même ordre d'idées, il s'avère que la femme occidentale domine l'homme oriental dans la mesure où l'Occident domine l'Orient ou l'« Occident comme lieu de la “domination féminine”¹¹¹ ». À partir de cette idée et de notre lecture, nous comprenons que l'oncle de Younes Mahi est le plus influencé par la culture européenne, vivant « une situation d'infériorisation ou, du moins de secondarisation de sa culture et plus encore de sa langue et de ses valeurs morales et religieuses¹¹² ». Alors, cet assimilé a marqué une rupture avec sa culture d'origine afin qu'il assure les liens sociaux avec la communauté européenne, ce dernier était obligé de s'habiller en costume européen et de paraître comme un homme occidental. De plus, il a eu la chance de poursuivre ses études et de devenir un homme instruit et cultivé : « Ce sont les bonnes sœurs qui m'ont sauvé. Ça a duré des années au bout desquelles j'ai décroché mon baccalauréat¹¹³ ». C'est tout le contraire de son

¹⁰⁸ Ibid. p.317.

¹⁰⁹ Ibid. p. 189.

¹¹⁰ Ibid. p. 286.

¹¹¹ Frédéric Lagrange, « Les femmes de Paris, vues par trois voyageurs arabes du XIXe siècle », op. cit

¹¹² Nadir Boumaza, « Quelques considérations sociologiques », dans Arbi Mrabet (dir.), *Les Mariages mixtes dans les relations euro-maghrébines*, Paris, 2003, p. 75.

¹¹³ Ibid. p. 81.

frère qui travaillait dans les champs de blé comme presque tous les indigènes. Aussi, Jonas révèle à propos de son oncle :

Il m'invita à le rejoindre dans son bureau. C'était une pièce austère, avec juste une petite lucarne qui l'éclairait chichement. Les murs étaient submergés de livres aux couvertures cartonnées : il y en avait partout, sur les étagères, sur les commodes, sur la table¹¹⁴.

Cependant, il a presque complètement perdu contact avec sa famille, car son union avec une Française a été mal-perçue par sa communauté d'origine, notamment par son frère Issa pour qui le mariage de Mahi avec une française et son adoption de la culture de l'Autre est une forme de trahison à son origine. À cet effet Mahi affirme :

Il me méprît. Pour lui, j'ai vendu mon âme au diable. J'ai renié les miens, épousé une mécréante, bradé mes terres pour une maison de la ville, troqué ma gandoura contre un costume européen et même si j'ai un fez sur la tête, il me reproche d'avoir jeté mon turban aux orties. Entre lui et moi, le courant ne passe jamais¹¹⁵.

2. L'inévitable retour aux siens :

Les relations amoureuses et amicales avec la communauté européenne n'ont pas empêché Jonas d'entretenir de bons rapports avec les siens. Du moins que sa relation avec ses amis et Émilie s'est dégradée. Ainsi, par exemple, le jour de l'enterrement de son ami Simon suite à son assassinat, Jonas a été chassé même s'il n'y était pour rien : « Je me tenais au fond du cimetière, derrière tout le monde, comme si déjà j'en étais exclu »¹¹⁶ Ces scènes montrent clairement la méfiance, le mépris de la communauté pied-noire envers les Arabes y compris ceux qui ont épousé leur mode de vie et leur culture. Dans un moment de confusion Jonas déclare :

Partagé entre la fidélité à mes amis et la solidarité avec les miens, je temporisais. Il était évident qu'après ce qui s'est passé dans le Constantinois et la prise de conscience des masses musulmanes, je serais

¹¹⁴ Ibid. p. 125.

¹¹⁵ Ibid. p. 84.

¹¹⁶ Ibid. p. 201.

contraint d'opter, tôt ou tard, pour un camp. Quand bien même je refuserais de me décider, les événements finiraient par choisir pour moi¹¹⁷.

Jonas, qui était entre deux mondes complètement « opposés », l'un qui était son origine, son sang et son identité première, l'autre qui est devenu sa vie que le destin avait choisi pour lui ; a choisi d'aider les siens. Néanmoins, l'amour de la patrie ne suffisait pas à Younes pour se rendre compte de la gravité de ce qui se passait en Algérie en ces temps-là, car il ne se tenait au début, ni à côté des siens, ni à côté des Français. Son calme et son silence poussaient Jelloul à lui crier dessus maintes fois afin de secouer sa sensibilité et de lui prouver que son pays a besoin de lui, c'est essentiellement grâce à lui que Jonas a enfin pu faire le choix. Les exemples suivants témoignant clairement du rôle de Jelloul : « Quand vas-tu choisir ton camp ?¹¹⁸ » ; « Je suis un combattant. Je suis prêt à sacrifier ma vie pour ma patrie, Qu'as-tu à lui offrir toi ?¹¹⁹ » ; « comment peut-on se permettre de regarder ailleurs pendant que le monde se donne en spectacle ?¹²⁰ » ; Quel type d'énergumène es-tu, Jonas ? N'as-tu pas compris que tout un peuple se bat pour ta propre rédemption ?¹²¹ ». Aussi, Jelloul lui rappelle souvent son origine : « tu ne peux comprendre, tu es des nôtre, mais tu mènes leur vie [...] C'est ça Younes tourne le dos à la vérité des tiens et cours rejoindre tes amis [...] Younes [...] J'espère que tu te souviens encore de ton nom [...] Hé ! Younes ¹²²».

L'auteur du roman a fait en quelque sorte du personnage Jelloul l'adjuvant de Jonas afin de le bosculer et lui rappeler d'où il vient, de peur que s'il continue de se taire, il choisisse l'autre camp et devienne un traître.

Après les secours de Sy Rachid qui était l'« associé d'autrefois¹²³ » de Younes, Jonas eut le courage de participer à de dangereuses actions. Il faut noter que le pays avait besoin de gens comme lui durant cette période, c'est-à-dire des gens instruits, riches et de confiance. Pour cela, son métier de pharmacien était d'utilité et de nécessité absolue durant la guerre de libération nationale, en offrant des médicaments et des boîtes de secours aux moudjahidines : « J'achetai les médicaments en question, les mis dans un carton. Laoufi passa les prendre une

¹¹⁷ Ibid. p. 189.

¹¹⁸ Ibid. p. 337.

¹¹⁹ Ibid. p. 366.

¹²⁰ Ibid. p.367.

¹²¹ Ibid. p.237.

¹²² Khadra Yasmina, *op.cit.*, p. 365.

¹²³ Ibid. p. 341.

semaine après [...] je remis le carton à l'infirmier¹²⁴ ». Jonas révèle aussi : « Cette deuxième vie se poursuivit tout l'été, et tout l'automne¹²⁵ ».

Jonas qui vivait dans la tranquillité et dans la paix, qui passait son temps à s'amuser avec ses amis, se trouve ainsi dans l'obligation d'aider les siens, mais par la suite il choisit de le faire volontairement sans nulle contrainte. Même après son arrestation, il a pu conserver son silence, et donc le secret des moudjahidines. Dans cette citation, Jonas raconte sa réaction au moment où Krimo avait égorgé l'infirmier et tué Laoufi : « Je lui répondais que je ne le connaissais pas [...] je m'entêtais à répéter que le 'fell' n'était jamais venu chez moi [...] il n'obtint rien de moi¹²⁶ ».

La fidélité de Younes envers les siens est très apparente non seulement dans les citations que nous venons d'insérer, mais aussi dans toute la deuxième moitié du roman. Nous pouvons dire à ce sujet que Jonas avait réussi à nouer d'autres relations différentes mais plutôt plus sincères, cela apparaît à travers ce passage :

Jelloul m'ouvrit ses bras sur le perron du bâtiment [...] j'ai beaucoup pensé à toi ces derniers temps. Tu es un homme instruit, tu as répondu présent quand la patrie a fait appel à toi, et je me suis demandé si ça te dirai de mettre ton savoir et tes diplômes au service de notre jeune république.¹²⁷

3. « Dialogues » postcoloniaux entre l'(ex)colonisateur et l'(ex)colonisé

De façon globale, deux sens émergent du post-colonialisme, le premier historiquement parlant, un terme qui désigne la fin de la colonisation, sens tiré du préfixe « post » qui réfère à un segment temporel précis, c'est-à-dire une période : celle qui nous fait penser à la période qui commence à partir du jour où un pays colonisé reçoit son indépendance. Le deuxième sens, est un terme désignant essentiellement les effets de la colonisation sur l'identité de l'indigène, il est défini comme un mouvement socioculturel relativement naissant qui défend la présente vision d'une foule de recherches multidisciplinaires, concernant non seulement la sociologie et la littérature, mais aussi l'histoire, la psychanalyse et les sciences politiques. Rajoutant à cela, les discours que l'on trouve dans les œuvres littéraires qui touchent l'indigène non seulement après l'indépendance, mais aussi pendant la période coloniale. Entre autres, cela est clairement et explicitement étudié par les trois précurseurs de la théorie

¹²⁴Ibid. p. 371.

¹²⁵Ibid. p. 373.

¹²⁶Ibid. p. 349.

¹²⁷Ibid. p. 393.

postcoloniale et du post colonialisme, à savoir Frantz Fanon à travers *Peau noire, masques blancs* (1952), Aimé Césaire à travers *Cahier d'un retour au pays natal* (1956) et Albert Memmi à travers *Portrait du colonisé précédé du Portrait du colonisateur* (1957).

Le discours du colonisateur était notamment un discours qui visait à convaincre l'indigène de la supériorité et de l'intelligence de la civilisation occidentale et à lui rappeler que c'est grâce aux Français que l'Algérie s'est transformé en un pays riche et beau. Quant à l'indigène qui n'a même pas le droit de s'exprimer, il a dû le plus souvent se taire malgré ces discours haineux qui touchent à la fois son identité, sa culture et ses croyances religieuses ainsi que sa pensée. Et parmi ces discours, celui de l'usurpateur J'aime Jiménez Sosa qu'il avait adressé à Jonas lors de la visite de ce dernier :

J'essaye d'imaginer ce territoire à travers les âges et me mets à la place de ce nomade berbère, de cet aventurier phénicien, de ce prédicateur chrétien, de ce centurion romain, de ce précurseur vandale, de ce conquérant musulman – enfin de tous ces hommes que le destin a conduits par ici [...] _ Que pouvaient-ils bien voir d'ici, à ces différentes époques ? me demanda-t-il... Rien... Il n'y avait rien à voir, hormis une plaine sauvage infestée de reptiles et de rats, quelques mamelons bouffés par les herbes folles, peut être un étang aujourd'hui disparu ou un sentier improbable s'avancant sur tous les dangers [...] j'ai des photos à la maison, Il n'y avait pas une seule cahute à des lieux à la ronde, pas un arbre, [...] et les miens n'ont pas baissé les bras ; pas une fois, pas un instant. Certains crevaient d'efforts surhumains, d'autres succombaient aux maladies [...] Et grâce à ma famille, Jona, grâce à ces sacrifices et sa foi, le territoire sauvage s'est laissé apprivoiser... Tous les arbres que tu vois autour de nous racontent un chapitre de l'histoire de mes parents.¹²⁸ L'Algérie est notre invention.¹²⁹

Ce discours que le colonisateur construit parvient souvent à impacter négativement l'indigène, à transformer ses idées et ses pensées, à le convaincre que sa vie est carrée et limitée, dans le cadre de ce que le maître lui autorise. Par conséquent, celui-ci n'essaye même pas de rêver d'un avenir meilleur ni pour lui ni pour ses enfants. C'est un peu le cas des habitants de ce misérable quartier de Jenane Jato comme l'affirme Jonas : « À Jenane Jato, on ne rêvait pas. Les gens avaient décidé que leur destin était scellé et qu'il n'y avait rien d'autre autour, ni derrière ni en dessous¹³⁰ ».

¹²⁸ Ibid. p. 323-324-325

¹²⁹ Ibid. p. 326.

¹³⁰ Ibid. p. 97

Il n'en reste pas moins que le silence de l'indigène ne dure pas une éternité, car le colonisateur lui donne de la force et du courage pour lutter, se révolter et lui prouver le contraire sans se rendre compte, même si cela touche dans un premier lieu que « des intellectuels ou des ambitieux¹³¹ » qui vont dans un deuxième temps influencer et donner du courage et de la volonté au peuple pour faire changer le cours de leur destin. Albert Memmi affirme à cet effet : « Comment peut-on croire, après cela, qu'il [le colonisé] puisse jamais s'y résigner ? Accepter la relation coloniale et cette figure de souffrance et de mépris qu'elle lui assigne ? Il y a, dans tout colonisé une exigence fondamentale de changement¹³² ». C'est dans cette perspective que Jonas répond à Mr Sosa :

Cet homme était confiant. Parce qu'il était libre [...] Le bout de galette et la tranche d'oignon qu'il dégustait valaient mille festins. [...] Il vivait au rythme des saisons, convaincu que s'est dans la simplicité des choses que résidait l'essence des quiétudes. [...] Et aujourd'hui, on veut lui faire croire qu'il était dans les parages par hasard, et l'on s'étonne et s'insurge lorsqu'il réclame un soupçon d'égards [...] Je ne suis pas d'accord avec vous, monsieur. Cette terre ne vous appartient pas. Elle est le bien de ce berger d'autrefois dont le fantôme se tient juste à côté de vous et que vous refusez de voir [...] Le malheur y sévit depuis que vous avez réduit les hommes libres au rang de bêtes en somme¹³³.

On ne peut trouver un récit sans personnages essentiels, ils sont le point central de nombreuses approches qui font de ce récit une œuvre littéraire. Yasmina Khadra, à travers ce roman, nous décrit une image de l'identité nationale à travers quelques personnalités fictives. Il faut noter que la présentation des personnages fictifs dans un récit, trouvent souvent le reflet dans la vie réelle, puisque l'auteur, donne toujours une dimension réelle à ses écrits afin de procéder dans le contexte historique. Dans ce contexte, nous remarquons la présence de diverses personnalités historiques qui se sont révoltées contre le système colonial à savoir l'Emir Abdelkader, Lalla Fatna et Messali el Hadj, le premier fondateur de l'Etoile Nord Africaine (ENA) en 1924, qui insiste sur l'unité du peuple Algérien dans la lutte nationale contre le colonisateur français.

¹³¹ Memmi Albert, *op.cit.*, p. 135.

¹³² Ibid. p. 214

¹³³Ibid. p. 327-328.

En outre, il y a l'insertion de quelques événements historiques qui ont marqué la guerre d'Algérie à savoir notamment le 08 mai 1945 :

Et arriva le 8 mai 1945. Alors que la planète fêtait la fin du Cauchemar, en Algérie un autre cauchemar se déclara, aussi foudroyant qu'une pandémie, aussi monstrueux que l'Apocalypse. Les liesses populaires virèrent à la tragédie. Tout près de Río Salado, à Aïn Témouchent, les marches pour l'indépendance de l'Algérie furent réprimées par la police. À Mostaganem, les émeutes s'étendirent aux douars limitrophes. Mais l'horreur atteignit son paroxysme dans les Aurès et dans le nord Constantinois où des milliers de musulmans furent massacrés par les services d'ordre renforcés par des colons reconvertis en miliciens [...] La station arabe de sa TSF racontait la répression sanglante qui frappait les musulmans de Guelma, Kherrata et Sétif, les charniers où pourrissaient des dépouilles par milliers, la chasse à l'Arabe à travers les champs et les vergers, le lâcher des molosses et le lynchage sur les places publiques ¹³⁴.

Dans ce passage, nous remarquons que le narrateur raconte cet événement avec beaucoup d'émotions, l'insertion de quelques expressions fortement significatives nous amène à découvrir l'amour de Younes envers son pays. Khadra rappelle la monstruosité des massacres du 08 mai 1945, en soulignant la répression des manifestants à Aïn Témouchent, ces massacres qui ont secoué les villes de Sétif, Guelma et Kharrata étaient d'une extrême barbarie et ont causé plus de 45000 victimes.

Aussi, l'auteur a montré le conflit franco-algérien et la complexité des rapports qu'ils entretiennent à travers un angle différent, qui est l'histoire d'amour entre Jonas l'Algérien et Émilie la Française. En d'autres termes, si comme l'histoire réelle de l'Algérie était racontée par Yasmina Khadra à travers ces deux personnages. D'un côté, l'Algérie, un pays qui comptait autant pour les indigènes que pour les Français, ces premiers valorisent le pays car il est le lieu de naissance, d'origine, leur histoire, leur culture, leur famille et leur patrie. C'est le cas aussi des Français, surtout de la communauté pied-noire, qui considèrent qu'ils se sont investis dans ces terres et que celles-ci leur reviennent donc de droit.

Il faut rappeler que l'amour est un thème souvent présent dans les œuvres littéraires et ainsi dans notre corpus d'étude : « Elle (Émilie) était le destin que je m'avais choisi : le reste

¹³⁴ Ibid. p. 194-195.

ne m'importait pas¹³⁵ ». L'amour impossible entre Émilie et Jonas nous fait penser à l'amour illicite des deux communautés, Algérienne et Française, à un seul pays, qui est l'Algérie : « Ce qui n'avait pas vraiment commencé était bel et bien fini¹³⁶ ». Cette citation nous fait penser à cet amour impossible qui existe entre Younes et Émilie, en revanche l'interprétation littéraire nous fait penser à la relation entre Algériens et Français. La séparation marque ainsi la relation entre ces deux personnages et aussi la rupture violente entre ces deux communautés. En d'autres termes, cette histoire imaginaire est une métaphore de l'histoire réelle de ces deux communautés arabe et européenne qui ont échoué à vivre en harmonie et en paix malgré l'amour fort qu'ils ressentaient envers ce pays.

Le message de Khadra à travers Émilie est très fort, notamment vers la fin du roman à travers les lettres qu'elle avait laissées à Jonas : « Le mektoub, comme on dit chez nous. Un rien suffit à tout, à ce qui est bon et à ce qui ne l'est pas. Il faut savoir accepter. Avec le temps, on s'assagit. Je regrette tous les reproches que je t'ai fait [...] Pardonne-moi comme je t'ai pardonné¹³⁷ ».

À travers ce passage, Émilie essaye de se réconcilier avec Jonas, de trouver un intérêt à se faire pardonner, un pardon qui est en quelque sorte une métaphore pour signifier qu'il est peut-être temps que la France demande pardon à l'Algérie, que les deux peuples se réconcilient, et les mémoires aussi. Le temps apaise les blessures et nous mène un jour à tout accepter, puis à pardonner. Mais, ce qui nous reste à savoir, est-ce que Jonas pardonne ? Après avoir lu cette lettre, il se sent soulagé : « Comme si la nuit, toute la nuit, venait d'entrer dans ma chambre pour veiller sur moi. Je sais que, désormais, là où j'irai, je dormirai en paix¹³⁸ ». Ce soulagement ne signifie ni implicitement ni explicitement son pardon. La nuit dans cette citation indique le réconfort qui revient dans son esprit tout à coup, et puis nous pouvons signaler que ceci est aussi une métaphore du soulagement du peuple Algérien et de sa liberté après le cauchemar de la colonisation.

¹³⁵ Ibid. p. 453

¹³⁶ Ibid. p. 371

¹³⁷ Ibid. p. 435

¹³⁸ Ibid. p. 436

Conclusion

Tout au long de notre travail, nous nous sommes intéressées aux relations complexes que pouvait entretenir le colonisateur et le colonisé. Aussi, nous avons mis l'accent sur la figure de Younes/Jonas et sur ses relations changeantes avec à la fois sa communauté d'origine et la communauté européenne. En effet, celui-ci passe sa vie comme un étranger vis-à-vis des siens, de ses amis pieds-noirs et de soi-même. Le personnage principal nous renseigne sur un déchirement identitaire, un dédoublement identitaire qui se traduit notamment à travers le parcours de personnages livrés à une « quête identitaire » interminable. La quête de soi est très remarquable dans ce roman dans la mesure où Younes cherche d'un côté ses parents, son origine, et de l'autre côté Émilie, ou l'autre. C'est pourquoi Jonas choisit souvent, ou préfère se réfugier dans le silence, pour échapper à tout reproche de ses amis adoptifs.

Au terme de cette étude, nous sommes arrivés aux conclusions suivantes. En ce qui concerne le premier chapitre consacré à l'étude des représentations faites dans le roman des deux communautés en présence sur le territoire de l'Algérie, il s'est avéré que le colonisé n'est presque jamais valorisé, à part peut-être lorsqu'il se renie et délaisse son identité d'origine, autrement dit lorsqu'il s'assimile et adopte les valeurs occidentales, qui constitue en quelque sorte une nécessité pour lui pour se libérer.

Dans le deuxième chapitre, consacré d'une manière générale à la question de l'hybridité entre les deux communautés, surtout à travers la figure de Younes/Jonas, il apparaît clairement que la colonisation n'a pas été seulement une période de domination d'un peuple sur un autre, mais que des relations d'égal à égal ont pu être construites et des figures de médiation ont pu aussi émerger pendant cette période ; le cas de Younes/Jonas ou du couple Mahi/Germaine sont à cet effet très significatifs.

En ce qui concerne le troisième chapitre qui met en avant la difficulté de dialoguer d'égal à égal, de se situer entre les deux communautés durant cette période de domination, il apparaît que la raison coloniale affecte même les figures les plus humanistes, celles qui refusent de choisir, de prendre une position tranchée, comme si le contexte de domination rend presque impossible toute ligne de fuite, ou du moins l'expulse à la marge et la condamne au déchirement et au risque de l'aliénation.

Pour conclure et suite à ce que nous avons avancé tout au long de ce travail de recherche, nous pouvons tenter de répondre à notre problématique de recherche en disant que la période coloniale n'a pas été caractérisé exclusivement par des rapports de domination, que

les frontières entre les différentes communautés ont souvent été mouvantes, mais que la raison coloniale a souvent imprégné de sa logique, à tel ou tel degré, sur les différentes parties présentes sur le territoire de l'Algérie. C'est peut-être à la période post-coloniale qu'un dialogue d'égal à égal, qu'une vraie réconciliation entre les deux peuples, peuvent être envisagés comme le laisse entendre l'auteur à travers la lettre laissée par Emilie à Younes, mais cela ne semble vraiment être possible que si la France s'engage dans un véritable processus de reconnaissance de ce passé malheureux que constitue la colonisation française de l'Algérie, seul moyen en mesure d'assurer une vraie réconciliation des mémoires entre l'Algérie et la France, du moins entre les deux peuples.

Table des matières

Sommaire

Introduction	7
---------------------------	----------

Chapitre I : L'entrechoc de deux « mondes »

1. « Orient » vs « Occident	12
2. Une « rencontre » sur fond de domination.....	15
3. Portrait du colonisateur.....	18
3.1.1. L'usurpateur.....	19
3.1.2. Les mystifiés.....	19
4. Portrait du colonisé.....	20
4.3. La déshumanisation.....	20
4.4. Le bilinguisme colonial.....	21

Chapitre II : Lignes de fuite pour un dialogue inespéré

1. Younes/Jonas ou la figure de l'entre-deux.....	25
1.1.1. Le prénom Younes/Jonas ou le signe d'une double appartenance.....	26
1.1.2. Les espaces comme symboles identitaires.....	27
2. Aller vers l'Autre à travers les relations mixtes.	32
3. Dialoguer à travers le « cosmopolitisme ».....	36

Chapitre III : L'impossible dialogue (post)colonial

5. L'inconfort de la figure de la métisse ou le déchirement identitaire.....	40
6. L'inévitable retour aux siens.....	44
7. « Dialogues » postcoloniaux entre l' (ex)colonisateur et l' (ex)colonisé.....	46
Conclusion.....	51
Table des matières.....	54
Bibliographie.....	56

Bibliographie

Références bibliographiques

I Corpus d'étude

- KHADRA Yasmina, *Ce que le jour doit à la nuit*, Alger, Casbah,

II ouvrages théoriques

- BERQUE Jacques, *Le Maghreb entre deux guerres*, Seuil, 1962.
- BENVENISTE Émile, *Problème de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1976, II, p. 200.
- BOUMAZA Nadir, « Quelques considérations sociologiques », dans Arbi Mrabet (dir.), *Les Mariages mixtes dans les relations euro-maghrébines*, Paris, 2003, p. 75.
- DURAND Jean-François, *regards sur les littératures coloniales*, Tome I, L'Harmattan, France, 2012.
- FANON Frantz, *Pour l'Algérie*, Belles-Lettres, Alger, 2012.
- HENTSH Thierry, *L'Orient imaginaire : la vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*, Paris, Éditions de Minuit, 1988, p. 8.
- MEMMI Albert, *Portrait du colonisé, Portrait du colonisateur*, France, 2012.
- TOUALBI Noureddine, *L'identité au Maghreb*, Casbah, Alger, 2000, p. 29.

III Mémoires consultés

- ASSHIDI Hamza, *L'Orientalisme d'Edward Said : Récit et modalités d'un transfert culturel entre les États-Unis et la France*, 2015.
- Bendjehiche Sofia, *Pour une étude postcoloniale dans Ce que le jour doit à la nuit de Yasmina Khadra*, Université de Mohamed khider – Biskra – 2015.
- BENKAMLA Amina, *histoire à travers identité et mémoire*, dans *Ce que le jour doit à la nuit* de yasmina khadra, Colorado State University, Fort Collins, Colorado, 2018.

V Dictionnaires

- Petit Larousse, Ed Larousse, Paris, 1988.

VI Sites internet

- <https://www.elwatan.com/archives/arts-et-lettres-archives/la-litterature-est-dabord-un-elan-narcissique-30-04-2009>.